

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LETTRES A NATHALIE

PREMIÈRE LETTRE

Sur la Curiosité intérieure

Ma chère Nathalie,

Vos lettres sont toujours pleines de choses gracieuses pour moi. Souvent je me reproche, emporté comme je le suis par mon esprit de critique, & aussi par ma tendresse pour vous, de ne pas mettre plus de soin à vous en remercier. La vérité est que toute ma préoccupation est de vous rendre parfaite. Il me semble que mes souhaits ne sont pas trop mal exaucés.

Les regrets que vous m'exprimez au sujet de la prolongation forcée de votre séjour à Boulogne, jusqu'au 15 ou 20 octobre, me prouvent l'intérêt que vous attachez à nos conversations, en même temps que votre désir de les reprendre.

Je vous approuve beaucoup, ma chère cousine. Vous pratiquez ainsi une des supériorités les plus rares de la jeunesse.

C'est un grand art & un grand avantage, durant

cette première période de la vie, de savoir mettre à profit l'expérience & l'instruction de ceux qui nous environnent. Vous n'imitiez pas votre cousine de Paris qui, avec deux membres de l'Institut dans sa famille, n'a pas encore eu la pensée de leur adresser, ni à l'un ni à l'autre, une question sur quelque chose qu'elle ignorât.

Je ne vous ferai assurément pas le même reproche, Nathalie, & je n'accuserai pas votre esprit d'engourdissement ni d'indolence. Vous m'assurez, en finissant votre lettre, que, s'il vous était donné de faire avec moi quelqu'une de ces longues promenades dont vous m'avez donné la douce habitude, vous ne reviendriez pas sans m'avoir interrogé sur bien des matières, & sans vous être ainsi édifiée sur bien des questions.

J'estime, ma chère Nathalie, que vous présumez un peu trop de la science de votre bon cousin & ami. Vous me prenez un peu pour un répertoire de toutes les connaissances; si je vous laissais faire, vous me demanderiez bientôt, non pas seulement de vous répéter ce qui s'enseigne, mais encore de vous apprendre ce qu'on ignore.

Je ne sais pas si mes souvenirs me servent mal, mais je ne me rappelle pas avoir jamais agité, dans mes conversations avec vous, cette variété de problèmes. Je ne vous connaissais pas du tout cette

inquiétude d'esprit & ce besoin dangereux de tout mettre en question pour tout établir à nouveau.

Je vous causerais assurément quelque surprise si je vous mettais devant les yeux, dans toute leur profondeur & toute leur portée, les interrogations qui se pressent & qui se multiplient dans les six grandes pages de votre dernière épître. Vous semblez avoir rapetissé encore votre écriture, déjà menue, & resserré les lettres qui se coudoient dans les mots, comme les lignes qui s'entassent dans les pages.

Que faudrait-il être ou devenir pour vous répondre, Nathalie? car vous touchez à tout avec l'imprudence & la naïveté d'une enfant qu'on aurait lâchée dans un dépôt d'armes de guerre. Vous ne songez point, en maniant ces idées dangereuses, à ce qu'elles peuvent provoquer de désordres, d'éclats, de désastres!

Ce ne serait pas trop, pour satisfaire à la moitié de ce que vous voulez savoir, de connaître à fond la métaphysique, la théologie, l'économie sociale, la législation, sans compter les sciences exactes naturelles & physiques.

Vous me faites penser, toute proportion gardée, au livre des Problèmes du vieil Aristote, cette première explosion de la curiosité humaine dans l'âme d'un grand génie.

Vous ne me soupçonnez pas, ma chère amie, d'être l'ennemi d'une science raisonnable & pratique. C'est grâce à moi que vos parents ont étendu déjà votre instruction bien au delà de ses limites ordinaires, & qu'en particulier ils vous ont fait apprendre cette langue latine, laquelle a tant contribué à la formation & à la méthode de votre esprit.

Je trouve donc tout simple & tout naturel que votre intelligence obéisse à l'impulsion reçue. L'instruction acquise durant la jeunesse n'a de prix & de valeur que dans la mesure où elle se complète. Il est donc bon & utile que notre curiosité se soutienne & s'étende; qu'elle nous provoque à un nouveau travail & s'enrichisse de nouvelles pensées.

Mais vous n'ignorez pas, Nathalie, que, suivant la parole sensée d'un poète latin, « il y a un tempérament en toutes choses & une limite invariable qu'on ne peut ni laisser devant soi, ni franchir, sans sortir des bornes & sans perdre la voie. »

Je ne parle pas pour les hommes.

Leur tâche est plus rude que celle des femmes, leur destinée plus sévère. Ils ne peuvent guère, au temps où nous sommes, se refuser tout à fait à ces agitations de la pensée. Ils sont tenus de constituer l'équilibre moral de leur esprit aussi bien que de satisfaire aux nécessités matérielles de la vie. C'est précisément pour s'être dérobés à ces occupations supérieures, pour s'être réfugiés, suivant l'occurrence, ou dans la paresse ou dans la chimère, que tant de gens finissent par devenir

les victimes ou de leur ignorance ou de leurs illusions.

Il n'en va pas de même pour les femmes.

La science ne doit point aboutir chez elles à cette inquiétude, à cette espèce de surexcitation qui touche au scepticisme dans son principe, & se préoccupe plus de découvrir que d'apprendre.

La femme doit, au contraire, en toutes choses s'inquiéter de l'essentiel. Elle n'instruit pas son intelligence pour l'émouvoir au risque de la troubler, & pour la lancer sur les voies incertaines de l'inconnu. Elle doit chercher avant tout à nourrir & à satisfaire son esprit, de façon à lui donner le sentiment profond de la vérité acquise, l'heureuse quiétude qui résulte de la possession de l'incontestable.

Je crains, ma chère Nathalie, que votre excès de curiosité ne soit dû à l'influence de votre professeur. Malgré l'expérience de son âge, son habitude consommée de manier les intelligences, malgré la haute prudence de sa vieillesse, il a peut-être un peu perdu de vue, dans la direction qu'il vous a imprimée, la différence qui doit séparer la conduite intellectuelle de l'homme de celle de la femme.

Les esprits se forment en effet, soit par la recherche originale qui procède à ses risques & périls, soit par cette puissance d'assimilation qui transforme en notre propre substance le meilleur & le plus sûr des découvertes d'autrui.

Cette seconde méthode est éminemment appropriée à la femme. Il y aurait, pour elle, tout à la fois peu de profit & beaucoup de danger à s'en départir. Son imagination n'a pas besoin d'être surexcitée par le sentiment de l'inconnu, mais plutôt raffermie & rassurée par de solides démonstrations. Elle a en elle cette souplesse heureuse qui se plie aux idées d'autrui, au point de se les faire siennes. Il lui manque presque toujours la vigueur nécessaire pour s'avancer seule, sans guide, sans appui, dans les domaines inexplorés des découvertes.

J'aimerais donc, Nathalie, à vous trouver peut-être un peu moins d'ardeur & un peu moins d'initiative dans votre curiosité. Elle deviendrait plus pratique, elle agirait comme un stimulant pour votre travail, au lieu de devenir une anxiété. Il existe, à l'heure présente, une telle disproportion entre ce que vous souhaitez connaître & ce que vous pouvez en effet apprendre, que cet intervalle, en quelque sorte infranchissable, serait fait pour décourager une confiance moins robuste & moins active que la vôtre.

Votre besoin de savoir ne s'exerce pas seulement avec l'impétuosité que je vous signale sur les sujets les plus relevés & souvent les plus redoutables dont puisse se préoccuper l'intelligence humaine; mais il semble que votre inquiétude, une fois déchaînée, ne s'arrête plus. Elle se porte avec le même enthousiasme & le même acharnement sur les détails les plus frivoles en même temps que sur

les problèmes les plus ardu. Vous me faites son-
ger, malgré moi, à ce savant de Labryère auquel
« les noms d'Apronol, d'Hérigebal, de Nabucho-
donosor, de Mardo-Kempal sont aussi familiers
qu'à nous ceux de Valois & de Bourbon. On
lui dit que le roi jouit d'une bonne santé; il se
souvient que Thermosis, un roi d'Égypte, était
valétudinaire, & qu'il tenait cette complexion de
son aïeul Alipharmatosis. »

Vous m'entendez bien, ma cousine, & vous ne
voulez pas vous choquer mal à propos de la spiri-
tuelle raillerie de Labryère. Je me garderais de vous
citer en détails questions qui, dans votre lettre,
sont moins sérieuses ou peut-être même un peu
puériles. Il pourrait vous prendre envie de les dé-
fendre, comme à moi de vous répliquer, & nous
tomberions ainsi l'un & l'autre dans la discussion,
chose dont j'ai horreur plus que de tout le reste.

Peu importe, ma chère Nathalie, que nous
soyons d'accord sur tous les points, & que
j'aie tort ou raison sur chaque question prise en
détail. La tendance de votre esprit n'en demeure
pas moins incontestable. C'est ce travers dont il
faut avoir conscience, c'est contre cette propen-
sion qu'il vous faut réagir.

Il y a, dans tout ordre de connaissances, ce que
j'appellerai le solide et l'essentiel : en histoire, les
mœurs & la législation d'un peuple; en littéra-
ture, les chefs-d'œuvre des grands siècles; en mo-
rale, les lignes essentielles de la conduite et les
vertus fondamentales du caractère. Que l'archéo-
logue se perde dans les infiniment petits de l'éru-
dition; que le critique s'absorbe dans les analyses
& la réhabilitation des auteurs du dixième ordre;
que le casuiste se noie dans la subtilité des distinc-
tions ou la discussion des hypothèses les plus chi-
mériques; il n'y a rien là qui soit fait pour inté-
resser un homme du monde, destiné, par sa si-
tuation à vivre de la vie réelle. Il ne doit emprun-
ter à la science que ses notions les plus pratiques,
sous peine de devenir lui-même un théoricien &
un pur spéculatif. Même, à ne prendre chaque or-
dre d'idées que par le sommet, il y a encore tant
de choses à savoir, qu'il n'est pas bon, à moins
de vouloir décidément tourner à l'amateur de pro-
fession, à l'homme spécial, de s'attarder trop long-
temps sur les parties secondaires. Savoir glisser
à propos & n'accorder à chaque connaissance que
la somme exacte d'estime & d'attention à laquelle
elle a droit, c'est une des conditions essentielles
de l'équilibre & de l'ordre dans une intelligence
bien conduite.

Vous vous dispenserez d'autant plus aisément,
Nathalie, de ce vain superflu en matière de con-
naissances, que l'élévation de votre esprit & la
modestie de votre caractère vous préservent du
sot usage que tant de personnes en font. Elles
voient dans la possession de certaines vérités in-
connues, bizarres, inutiles, un moyen de se faire
valoir. Elles les étalent à tout propos dans la con-
versation, & les font miroiter aux yeux des sim-

ples, pendant que les gens de bon sens discernent,
dans cette exhibition de mauvais goût, un orgueil
qui s'affiche & non pas un vrai savoir qui se trahit.

Je viens de relire ma lettre, ma chère Nathalie,
car la matière en est délicate, & je ne voudrais pas
que l'abandon même avec lequel je vous parle
m'exposât à faillir à la mesure exacte de ma pen-
sée. Vous me connaissez assez, ma chère enfant,
pour ne point attribuer à mes paroles un sens dif-
férent de celui qu'elles doivent avoir.

Je ne suis point de ces esprits étroits qui, sous
prétexte d'ôter aux femmes tout sujet de s'égarer,
leur refusent le droit de s'instruire, & pour les
garantir du vertige, leur interdisent de s'élever.
J'estime que les vérités les plus profondes sont
faites pour ces esprits pénétrants & vifs, mais que
leur rôle est plutôt d'aborder la partie conquise
que la partie disputée de la science, qu'elles sont
faites pour profiter de la vérité plutôt que pour la
découvrir. Je leur recommanderais encore, & plus
particulièrement aux jeunes filles, de se préserver,
avec soin, de toute curiosité vaine. Non-seule-
ment il y a, comme le disait Aristote, des choses
qu'il est préférable de ne point savoir, mais le su-
perflu & le curieux donnent à l'homme du monde
je ne sais quel air de fatuité et de pédantisme. Il
y perd un temps précieux, lorsqu'il a si peu de
loisir pour tant d'idées auxquelles il lui est abso-
lument défendu de rester étranger. Il ne retire
d'autre profit de cette recherche qu'une réputa-
tion d'homme prétentieux & vain.

Vous reconnaissez aisément, ma chère cousine,
dans toutes ces recommandations, un peu sévères
peut-être, le jugement que le monde porte sur les
femmes, sans prendre, il est vrai, la peine d'y
ajouter aucun considérant. Il leur dirait volontiers,
avec l'Apôtre, qu'il faut savoir, sans doute, mais
savoir avec sobriété; belle parole que je vous en-
gage à méditer beaucoup, car vous êtes tout à la
fois digne de la comprendre & capable de la met-
tre en pratique.

Votre cousin bien affectionné,

ANTONIN RONDELET.

DEUXIÈME LETTRE

Sur le gouvernement de sa Pensée

Ma chère Nathalie,

Je vous ai donc froissée.

C'est, de toute ma vie, la première fois que
ce malheur m'arrive, & je le déplore sincèrement.

Malgré mon âge, ma chère cousine, vous savez

que je garde un cœur d'enfant. On me compte encore parmi les naïfs. Je n'ai pu, malgré tant de leçons reçues de l'expérience, apprendre à dissimuler ma pensée ni à passer par les chemins de traverse.

Si telle est ma franchise avec ceux-là même que je ne connais point, vous jugez par là de mon abandon & de mon entière ouverture avec ceux que j'aime, & avec vous en particulier, ma chère enfant. Il faut absolument que vous m'acceptiez, non pas avec la résignation du sacrifice, mais avec l'indulgence de la tendresse, j'ai besoin d'être pris favorablement.

Je m'en veux beaucoup de la peine que je vous ai faite. Il ne suffit pas, pour m'excuser à mes propres yeux, de me rejeter sur mes bonnes intentions. En pareille occasion, il est du devoir d'un galant homme d'agir avec assez de réserve & de délicatesse pour ne point les rendre, à son insu, onéreuses ou offensantes.

Je devine votre souffrance, Nathalie, non pas à vos plaintes, mais à votre découragement. Votre langage ne porte pas la moindre trace d'amertume, & cependant on y sent ou plutôt on y devine comme un fond de désespoir.

Vous me voyez reprendre & blâmer dans votre esprit ce qui vous a toujours paru, à bon droit, une de ses qualités les plus précieuses : cette ardeur, ce courage, cet esprit d'initiative qui vous empêchaient de vous endormir, à l'exemple d'un si grand nombre de vos compagnes. Vous apprenez avec étonnement qu'au lieu de jouir de vous-même, & de vous abandonner en toute sécurité à ce souffle vigoureux qui vous soulève & vous emporte, il vous faut, au contraire, vous retenir, vous dominer, & en retour des complaisances que votre esprit vous témoigne, lui imposer résolument une discipline sévère & rigoureuse.

Cet effort qu'on vous demande vous paraît dur. Vous êtes toute prête à le déclarer impraticable. Vous vous laissez aller à envier le sort de ces natures incapables & paresseuses auxquelles toute vie intellectuelle et morale semble refusée. « Les huîtres, dites-vous, ont au moins ce bonheur qu'elles ne sont point sujettes au tourment de leur pensée, & comme elles échappent au mouvement, elles se trouvent dispensées d'en prendre la direction. »

Vous voyez, Nathalie, sans qu'il soit besoin de vous répondre ici autrement qu'en citant vos paroles, jusqu'où vous emporte votre premier saisissement. Vous vous attendiez si peu à ce nouveau devoir de gouverner votre pensée, que vous seriez prête à en abdiquer le privilège, pour n'en point subir les obligations.

Ici, ma cousine, vous paraîsez pour un instant perdre de vue la véritable condition de notre pauvre nature humaine. Où avez-vous vu, je vous prie, un bien quelconque de l'âme ou du corps qu'il ne nous fallût pas acheter ? Où avez-vous rencontré un sentiment, une faculté, une pensée à

laquelle il nous fût permis de nous abandonner tout à fait sans retour & sans inconvénient ?

Je vous accorde volontiers que les huîtres du monde moral sont sujettes à moins de peines & à moins de traverses que vous. Je reconnais que ces facultés éteintes ne courent point le risque de jeter des flammes & de s'embraser de leur propre incendie ; que cette imagination sans éclat & sans couleur ne saurait répandre sur les réalités de la vie, ce reflet ou ces nuances qui les transforment en un rêve. Je crois bien que ce jugement étroit & borné, à peine capable de quelques vérités isolées & mal dégrossies, ne saurait admettre les systèmes hasardeux, les distinctions subtiles, les perspectives effrayantes. En résulte-t-il qu'il faille leur envier leur néant, ou bien alors, si l'on en vient à cette extrémité de souhaiter leur repos au prix de leur médiocrité, pourquoi ne pas passer outre à de semblables vœux, & ne pas réclamer hardiment le sort aveugle & la morne quiétude de la brute ?

Il ne faut donc pas en vouloir à la Providence de nous avoir fait une part plus belle & une destinée supérieure dans l'ordre des créatures immortelles, même alors qu'à ce rôle élevé se trouvent attachées, comme condition inévitable, une nécessité plus absolue de veiller sur nous-mêmes & une obligation plus étroite de nous compléter par notre propre effort.

Nous nous plaignons, comme vous le faites, Nathalie, du déchainement de notre esprit, de la résistance qu'il nous oppose, de l'égarement où il nous jette. Il semble que nous n'ayons aucun reproche à nous faire quand il nous échappe, & aucun moyen de le ressaisir quand il se dérobe.

La vérité est que nous sommes les premiers à le provoquer & à lui demander des fantômes. Au lieu de le maintenir dans la ligne des pensées sérieuses & de lui interdire avec soin toute excursion dans le domaine compromettant de la fantaisie, nous cherchons de nous-mêmes à nous enivrer de nos pensées. Nous substituons, de parti pris, le rêve à la méditation ; nous feignons de penser, pour nous abandonner avec plus de sécurité à nos chimères. Nous débutons, il est vrai, d'ordinaire par quelque réflexion sensée, par quelque considération raisonnable dont nous discernons d'abord fort sagement la portée & l'application, mais nous ne sommes ni assez modérés ni assez discrets pour nous maintenir ainsi dans les régions de la réalité. Nous sentons qu'il dépend de nous de consulter plutôt notre imagination que notre raison, & le plus souvent nous ne trouvons pas la force de résister à cette tentation. Nous ressemblons, malgré la région élevée que nous habitons, à ce pauvre homme que l'ivresse tente. Il regarde, avec une faiblesse avouée, cette liqueur dont la fumée va le soustraire pour quelques instants aux soucis de sa condition. Il cède, moitié par entraînement & moitié de parti pris. Il oublie, le malheureux, qu'après quelques faiblesses semblables, il

appartiendra à l'ivrognerie, & demandera vainement sa raison perdue à sa volonté diminuée par l'habitude.

N'est-ce pas là notre histoire, Nathalie? N'avons-nous pas, nous aussi, favorisé mal à propos ces échappées de notre esprit? Ne nous sommes-nous pas livrés avec quelque complaisance à cette ivresse de la pensée, où l'on se sent bercé par l'illusion & caressé par le rêve?

Je ne m'étonne pas beaucoup de trouver ensuite nos facultés moins promptes à nous obéir, moins dociles & moins résistantes au travail. Nous avons enseigné à notre esprit la révolte, & nous sommes tout étonnés qu'il nous refuse la soumission!

A quoi attribuer, ma cousine, sinon à cette faiblesse dangereuse, à cette complaisance coupable, le penchant que nous avons tous plus ou moins à chercher dans les choses frivoles, dans la fréquentation des livres romanesques, un dérivatif de notre propre existence? Nous aimons à habiter ainsi un monde fantastique, auquel les lois de la morale & du devoir ne s'appliquent qu'imparfaitement. Nous nous trouvons délivrés pour un temps des importunités de notre conscience, ainsi que des exigences de la logique.

Il nous faut absolument traiter notre esprit avec plus de sérieux & le soumettre à un régime plus sévère, si nous voulons lui conserver quelque discipline & en garder le gouvernement.

Il est absolument nécessaire, toutes les fois que nous nous sentons à la veille d'être emportés, lorsqu'une exaltation imminente se traduit à la réflexion par une sorte de bouillonnement, lorsque l'imagination, dans la rapidité de sa course, est sur le point de perdre pied & de s'envoler dans les espaces, de s'arrêter & de suspendre, par une intervention énergique de la volonté, toute continuation de ce courant. Il ne faut pas seulement se modérer & ralentir le mouvement; il faut, si l'on veut réussir & se préserver de tout excès, interrompre tout à fait la pensée, & la ramener par un violent effort vers un sujet tout différent.

Vous me demanderez, Nathalie, comment on vient à bout d'un pareil résultat, & quels moyens on peut employer pour briser cette continuité de la pensée. Les plus simples, ceux qui s'offrent d'eux-mêmes, sont les meilleurs & les plus efficaces.

Pensez-vous qu'aucune rêverie puisse tenir contre une lecture sérieuse, entreprise avec quelque résolution? Ne me dites pas que l'attention se refuse en pareil cas à saisir le sens des mots & presque à discerner la forme des lettres. Il est toujours possible, quelque distraction qui nous captive, quelque préoccupation qui nous envahisse, de suivre les mots de façon à prononcer les phrases à haute voix. J'admets qu'au premier moment leur signification exacte vous échappe. Continuez néanmoins comme si cette lecture vous intéressait. Au bout de très-peu de temps, vous se-

rez tout étonnée de voir que votre propre voix vous saisit comme la voix d'un étranger. Votre attention intérieure se trouvant ramenée & reconquise par cette lecture en quelque sorte matérielle, il ne tardera pas à venir un moment où votre esprit accompagnera enfin votre parole.

Je vous sais trop sérieuse & trop sensée, ma cousine, pour sourire de ces conseils & pour regarder mes recommandations comme puériles. Vous n'êtes pas de ces esprits à la fois impuissants & présomptueux qui dédaigneraient de réussir par les petits moyens, & qui préfèrent la routine des mauvaises habitudes à la nouveauté des remèdes.

A défaut d'un livre, si cette extrémité vous répugne, qui vous empêche de chercher, contre les excès de votre esprit, un appui, un avertissement un secours dans quelque conversation sensée? Il dépend toujours de nous de mettre à profit, dans notre propre intérêt, la sagesse, la raison, l'expérience des autres. Ce qui rend nos esprits incurables dans leurs infirmités, en même temps qu'ingouvernables dans leurs échappées, c'est précisément cette incapacité, dans laquelle nous tombons par notre faute, de prêter l'oreille aux avertissements & aux observations d'autrui. Au lieu de chercher des contradicteurs qui nous opposent cette autre face des choses à laquelle nous sommes restés étrangers, nous préférons pour interlocuteurs ces confidents de tragédie qui répondent perpétuellement aux tirades des héros par la monotone approbation de leur silence.

C'est surtout dans le monde, Nathalie, que les habitudes de la politesse font illusion à notre orgueil, provoquent notre entêtement & nourrissent nos illusions. Il nous arrive bien rarement de trouver quelqu'un qui se sente la hardiesse ou qui prenne la peine de nous contredire pour nous éclairer. Nous-mêmes, nous voyons en eux des adversaires prêts à nous terrasser, & jamais des amis disposés à nous reprendre.

De même qu'on peut retenir son esprit quand il nous déborde, & lui interdire tout excès en lui retirant tout exercice, on peut aussi, pour le discipliner & l'assouplir, lui imposer un effort dans tel ou tel sens & le tirer du repos dans lequel il paraissait se complaire.

Sans être auteur & sans porter la responsabilité d'écrivain, ne nous est-il pas arrivé à tous, tant que nous sommes, d'avoir eu quelque idée à développer & à suivre sur le papier, ne fût-ce que dans le courant d'une lettre? N'avons-nous pas, même sans être orateur & sans avoir eu à nous risquer dans la parole publique, rencontré mille occasions où il devenait nécessaire de fournir de vive voix certaines explications, lesquelles ne laissaient pas d'être assez longues & assez compliquées? N'avez-vous pas senti, en pareil cas, Nathalie, l'effort intérieur de vos facultés & cette contention de votre esprit contraint de créer, de traduire & d'ordonner ses idées?

Je n'oserais pas recommander à une personne

du monde, le travail de la composition écrite pour apprendre à gouverner son esprit, quoique vous soyez, ma cousine, encore assez jeune pour ne point reculer devant cet effort & ne point rougir de cette tâche. A défaut de ce moyen si efficace, mais peut-être un peu extrême, il reste au moins ce que nous pratiquons tous comme un délassement : la lecture qui, avertie & conduite, peut devenir ce

qu'elle est trop rarement, la force & le salut de nos esprits.

A demain cette seconde partie.

Votre bien affectionné cousin,

ANTONIN RONDELET.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

LES RÉCITS DE LA MARQUISE

PAR M^{me} LA COMTESSE DE LA ROCHE (1)

La pensée chrétienne enveloppée de beaucoup d'esprit, voilà ce que nous donne la marquise dans ses récits variés. Femme du monde, abreuvée de chagrins, elle se repose dans le cœur très-délicat d'une jeune fille pauvre, d'instigée, aimante, & toutes deux trouvent du bonheur dans cette liaison.

En racontant l'histoire d'*Ernestine de La-prade* (2), la marquise de Belmore met le doigt sur une plaie fréquente & douloureuse. Ernestine, au milieu de sa brillante adolescence, voit s'éteindre progressivement en elle ce charme extérieure que toute femme regarde instinctivement comme une nécessité, presque comme un droit.

Un soir, dans une fête, elle entend dire tout bas :

— Quel dommage qu'elle soit bossue !

Son cœur se dessèche sous la pression de l'orgueil froissé ; elle devient amère, elle va devenir

méchante, & se venger des heureux de la terre par la causticité de son esprit. De sages conseils, de beaux exemples modifient ces tendances, & christianisent sa douleur.

Mais ce cœur noble & ardent va se tromper dans un de ces grands *quiproquo* de la terre, où, de deux âmes, l'une donne tout, croyant ne donner que moitié. La pauvre fille revêt d'une couleur plus accentuée l'amitié reconnaissante ; elle aussi songe comme une autre aux bonheurs du foyer, elle aussi, vivant d'illusions, se voit déjà épouse & mère ; sous ce rêve, elle oublie son malheur ; le réveil est cruel, mais l'âme a été soulevée, & entre enfin dans sa voie, qui est abnégation & charité.

Puis, ayant fait ce qu'elle pouvait, Dieu fait le reste & mêle à sa vie ce bonheur tranquille qui suffit pour attendre la patrie, sans défaillance & presque sans tristesse.

La Dame blanche du Lude, nous reportant au règne de Louis XI, laisse pénétrer le lecteur dans un vieux manoir où l'épouse fidèle pleure le guerrier disparu. Sa cousine Jehanne, au cœur vaillant, tient le mot de l'énigme, & cherche à endormir de mortelles angoisses jusqu'au temps où le sombre roi, par un de ces caprices, mélanges de bonté dure & de pitié bizarre, intervient & rend explicables les étranges apparitions de la dame blanche dans les bois.

Un chapitre est particulièrement intéressant dans le livre qui nous occupe : *les Tableaux voilés*.

(1) Chez Dillet, 15, rue de Sèvres. — Prix : 2 francs.

(2) Cette nouvelle a été donnée dans le *Journal des Demoiselles*, il y a quelque dix ou douze ans.

Sous ce titre se voient aussi de jolies pensées & cette douce tristesse qui se fait aimer. Le même enfant peint trois fois sous différents aspects ; la même mère recevant de ces trois portraits des impressions également ineffaçables, mais s'arrêtant sur la dernière parce qu'elle est infiniment douloureuse : voilà ce que nous montre l'auteur qui dessine à grands traits, quoique fortement, les effets d'un regret légitime, mais trop terrestre. Rien de vrai, de navrant, comme ces mots échappés à cette mère après avoir assuré le bonheur de deux jeunes gens : pendant la fête de leur mariage elle monte furtivement au lieu solitaire qu'elle s'est choisi pour demeurer, & prête à soulever encore une fois les rideaux qui couvrent les trois portraits de son fils, elle s'écrie :

— Non, cher bien-aimé, rien ne me consolera de ta mort, jamais rien, pas même l'accomplissement de mon plus vif désir, pas même la satisfaction d'avoir fait le bonheur de ceux que j'aime, car je ne veux pas être consolée !

Mais sous le dernier voile s'était cachée, par les soins de l'amitié, une grâce intime qui devait élever plus haut cette belle âme : elle aperçoit pour la première fois une image saisissante ; c'est bien encore son fils, mais sous cette forme indéfinie & aérienne que, dans notre ignorance, nous prêtons aux âmes élues que le bonheur entoure & pénètre. Madame de Belmore, toujours mère, mais encore plus chrétienne, dit alors :

— Mon Dieu, vous qui ne voulez point que la douleur de vos fidèles soit semblable à celle des incrédules qui n'ont pas leurs espérances là haut, soyez donc béni & glorifié, père des miséricordes !

LE BONHEUR DE LA RELIGION

PAR M^{me} MARIE DE BRAY (1)

Je reprocherais volontiers à ce petit volume ce que l'on peut reprocher à beaucoup de bons livres : c'est de rendre les sentiers du bien & de la vertu plus doux, plus faciles qu'ils ne le sont en réalité. Erreur attrayante, mais dangereuse à propager parmi la jeunesse, qui reculera peut-être si ses premiers efforts ne sont pas couronnés d'un plein succès. Cette réserve faite, disons que cet ouvrage, l'un des derniers de madame de Bray, déjà disparue de la terre, est d'une lecture intéressante & douce. Une jeune veuve est amenée par une série d'infortunes à occuper une place de dame de compagnie auprès d'une personne aveugle, aussi aveugle de l'esprit que des yeux, ne voyant pas mieux les vérités de la foi que les objets matériels ; la piété, l'esprit, la douceur de sa compagne opèrent des merveilles ; la dame aveugle se résigne & se convertit au Dieu qui éprouve & console ; la famille tout entière suit son exemple, & tous comprennent le bonheur que la religion donne, même ici-bas. Ce récit touche et intéresse, quoiqu'en le lisant on se dise : La vertu sans combat est-elle une vertu ?

(1) Paris, chez Victor Sarlit, 19, rue de Tournon. Un volume avec gravures, 1 fr. 50.

MA GRAND'MÈRE

IL est une figure qui se détache de mes souvenirs d'enfance, souriante, pleine de charme & d'expression : c'est la figure de ma grand'mère.

Bien que très-jeune encore, quand Dieu l'appela à lui, je m'en souviens parfaitement ; je la vois toujours vive, toujours occupée & agissante, avec ses bonnets à forme antique, ses grandes poches de toile où je savais puiser ainsi que mes frères & sœurs ; je vois son fauteuil où elle tricotait si vite & où elle disait tant de chapelets ! Je revois ses vieux

livres de prières tout usés à force d'avoir été feuilletés ; & son cher visage ! il m'est présent comme s'il m'était donné de le pouvoir contempler encore ; son front large et beau, ses yeux noirs limpides & brillants comme dans la jeunesse ; toute cette physionomie exprimant la bonté, la candeur & la simplicité d'une belle âme.

Elles sont bénies de Dieu les maisons où se trouve, à côté du berceau de l'enfant, le fauteuil du vieillard ; la vie qui commence et la vie qui finit !

Il existe une sympathie étrange, une sorte de lien mystérieux entre l'enfance et la vieillesse; ces deux âges extrêmes que ne touchent en rien les passions du monde, puisque l'un en est pur & que l'autre en est purifié.

Ma grand'mère habitait chez ma mère; toutes ses affections s'étaient concentrées dans cet intérieur; elle nous adorait, nous, ses petits-enfants, & nous gâtait quelque peu.

Elle avait toujours en réserve, dans ses merveilles poches, du sucre & des gros sous, & quand nous avions envie de quelque jouet, nous venions à elle d'un air câlin, & nous obtenions vite ce que nous désirions. Combien de fois, étant petite, assise à ses pieds sur son tabouret, abordais-je sans circonlocution le sujet qui me tenait au cœur!

Bonne maman, quelle jolie poupée à ressorts j'ai vue aujourd'hui en revenant de classe, dans les vitraux d'un magasin! que j'aimerais à l'avoir! si tu voulais, dis, ce n'est pas cher: deux sous. La bonne grand'mère faisait quelques objections en riant, puis plongeait sa main dans les profondeurs de ses poches, & l'on allait acheter la bienheureuse poupée. J'étais alors si heureuse, si ravie, que rien à présent ne saurait faire revivre cette joie des temps passés.

Que j'aimais aussi ses bonnes vieilles histoires d'autrefois! elle nous parlait de la Révolution, qui avait fait une impression profonde sur son enfance; elle s'attendrissait au souvenir de la famille royale et du pauvre enfant martyr; madame Élisabeth était une des saintes qu'elle invoquait avec ferveur. Elle nous racontait aussi mille choses des guerres de l'empire & du passage des troupes étrangères en France.

Jamais nos jeux ne la fatiguaient; elle se faisait enfant avec nous, & on ne la voyait ni grondeuse ni chagrine. Nous étions à ses yeux maternels de vraies perfections; chacun de nous était un type particulier, & Dieu sait pourtant que sa chère & douce influence ne nous a pas nuï; il nous reste d'elle un souvenir béni qui m'attendrit toujours, et tellement enchaîné à mon âme que je le rencontre partout.

Voici quel était l'emploi de son temps: elle tricottait une grande partie de la journée & nous faisait ainsi une quantité incroyable de bas; elle disait son chapelet toujours à la même heure, donnait quelques instants à de pieuses lectures; puis elle nous laissait prendre nos ébats autour de son fauteuil; nous faisait danser le menuet, vieille danse de son temps, & nous exécutions les pas d'un air grave en chantant & en frappant nos mains l'une contre l'autre pour marquer la mesure.

Quand les jambes étaient lasses, venait le tour des histoires: d'abord les siennes que nous lui faisions répéter à satiété, aidant à sa mémoire, quand elle omettait un détail; puis nous en racontions à notre tour, & jamais son doux visage, attrayant malgré ses rides, ne prenait une expression d'ennui quand elle prêtait une oreille attentive

aux imaginations écloses de ces petites têtes folles.

Le dimanche était un grand jour. Bonne maman se faisait belle; elle mettait un bonnet orné de rubans jaunes ou verts, & sa journée se passait toute en dévotions; puis elle lisait le journal ou quelque livre parlant de choses qui avaient intéressé sa jeunesse; elle avait conservé un goût très-vif de la lecture & ne se servait pas de lunettes.

Jamais elle ne sortait, cette pauvre grand'mère; & quand nous nous trouvions dans la campagne par un beau jour d'été, & que je me la représentais tricottant dans son fauteuil toute seule avec notre petit serin, prisonnier comme elle, mon cœur se serrait.

Quelle joie elle laissait éclater à notre retour! elle nous embrassait, nous questionnait, & nous montrait, avec un certain amour-propre, son tricot singulièrement allongé en notre absence.

Depuis un grand nombre d'années, des douleurs aiguës dans les jambes l'obligeaient à ne pas sortir & l'empêchaient même de marcher dans sa chambre; elle allait seulement en voiture communier de temps en temps, dans une chapelle rapprochée, & c'était alors une grande solennité. Les dernières années, on lui apportait la communion à la maison, & cela me faisait une grande impression. La chambre ornée & pleine de fleurs, nous tous à genoux; le prêtre entrant avec les Saintes Espèces, précédé du petit clerc qui agitait la sonnette; ma grand'mère agenouillée, parée comme dans les beaux dimanches, l'air heureux et recueilli, tout cela me donnait des pensées vagues, pleines de charme & de mystère & me faisait rêver d'un autre monde.

Ma grand'mère avait un faible prononcé pour mon frère aîné, son filleul, le premier d'entre ses petits-enfants. Il avait à la maison une petite chapelle où rien ne manquait, & la bourse de la pauvre grand'mère avait reçu de rudes assauts pour en arriver là: c'était un charmant autel très-bien paré avec de jolis ornements mignons que le gamin revêtait avec une gravité vraiment comique. On faisait des processions, des baptêmes, des mariages & même des enterrements.

Nos parents ne voyaient pas cela d'un très-bon œil. Outre la perte de temps qu'ils redoutaient pour mon frère, arrivé à l'âge, où les études commencent à devenir sérieuses, ils craignaient que l'enfant n'en vînt à perdre le respect pour les choses saintes; ma grand'mère voyant, au contraire, dans cet esprit d'imitation un heureux présage, défendait de son mieux son petit fils chéri.

Aujourd'hui l'enfant est prêtre en effet, mais c'est du ciel que la grand'mère l'a vu monter à l'autel pour célébrer les divins mystères.

Chère bonne maman! je suis sûre qu'elle s'en est allée tout droit en paradis; elle avait une de ces piétés solides qui ne baignent jamais, qui vont droit au but dès quelles l'aperçoivent. Les épreuves ne lui avaient pas manqué durant sa longue carrière: encore jeune femme, elle avait soigné son mari durant de douloureuses années, & tous ses

devoirs, elle les avait accomplis vaillamment & simplement. Son âme était d'une droiture sans pareille & sa foi, oh sa foi ! était ardente & forte à transporter des montagnes.

Dans notre époque de mollesse & de sentimentalisme, il se glisse dans la piété même certaine nuance qui tient des tendances actuelles ; on est peut-être plus raffiné, plus mystique qu'autrefois, mais vaut-on mieux que ces femmes des anciens jours dont la race se perd ? a-t-on autant qu'elles le sens droit & chrétien, & l'idée du devoir est-elle aussi profondément gravée au fond du cœur ?

Le jour de sa mort, cette pauvre grand-mère m'appela auprès d'elle & me fit chercher dans un de ses vieux livres une prière pour la bonne mort quelle avait marquée depuis longtemps. Je la lui lus, retenant à grand-peine mes larmes, & quelques heures après elle avait cessé de vivre.

Elle s'était préparée de longue date à ce dernier moment, & elle en parlait comme d'un événement tout proche, avec un grand calme & le plus naturellement du monde. A sa mort, mon chagrin fut vif comme toutes les impressions de l'enfance. Je me disais que c'était fini, que nous ne la verrions plus dans son pauvre vieux fauteuil, & il me semblait que je ne serais jamais heureuse sans elle.

Qu'elle était donc triste notre maison le jour de son enterrement ! nous étions tous consternés, & notre petit oiseau, le petit compagnon de sa solitude, se taisait dans sa cage ! Le temps, qui endort toutes les douleurs, passa sur mon chagrin d'enfant & l'adoucit. Je pensais encore beaucoup à elle ; mais mes pensées n'avaient plus d'amertume ; elles étaient pures & calmes comme son âme chérie qui veillait sur moi ; puis, le grand jour de ma première communion, j'eus comme le sentiment intime de sa présence.

Je n'ai pas parlé de son immense charité, qui l'aurait portée à se dépouiller pour les pauvres ; à donner même le nécessaire, les derniers temps où elle avait pris un peu de l'imprévoyance de l'enfance. Ma mère était obligée de la modérer dans ses

élans, & elle souffrait de ne pas donner autant qu'elle aurait voulu.

Rien de plus respectable & de plus sacré, ce me semble, que cet excès, dans la vieillesse, d'une vertu tant aimée pendant sa vie.

Je suis sûre qu'elle prie sans cesse là-haut pour nous, cette chère gardienne de nos berceaux. Ses petits-enfants chéris, elle les veut tous en paradis auprès d'elle.

Cette prière de ma grand-mère, si fervente sur la terre qu'elle me remplissait d'étonnement dans mon enfance, que doit-elle être en face de Dieu ?

Le temps de mon enfance est bien loin déjà derrière moi ; j'ai vu disparaître la figure de ma grand-mère & bien d'autres après elle ; têtes blondes & têtes blanches, j'en ai laissé beaucoup dans le chemin de la vie, bien que ma course ne soit pas très-longue. Que de fois, en reportant nos regards en arrière voudrions-nous revenir vers le passé & jouir encore, ne fût-ce qu'un instant, des chers biens d'autrefois ; mais le temps poursuit sa marche, sans écouter nos plaintes ; il emporte tout avec lui, regrets & espérances, bons & mauvais jours.

Le livre de la vie est le livre suprême ;

Que l'on ne peut rouvrir ou fermer à son choix ;

Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois ;

Mais le feuillet fatal s'y tourne de lui-même ;

On voudrait revenir à la page où l'on aime ;

Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Quelle vérité & quelle tristesse dans ces beaux vers !

Mais levons la tête, tenons nos yeux & nos cœurs élevés vers le ciel, & que sa vue soit un baume pour toutes nos blessures.

Ne pleurons pas nos morts comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Au ciel se retrouvent en Dieu, ceux qui se sont aimés sur la terre. Au ciel, est la vraie source, toujours jaillissante, de tant d'émotions charmantes dont le souvenir est si doux.

M^{me} A. DENIZET.



CHARITÉ PASSE PRUDENCE

I

LA MAISON DU FORÇAT

Sur la lisière d'un bois, loin de toute habitation, s'élève, triste & maussade, une maison de sombre apparence, aux portes délabrées, aux volets à demi rongés par le temps. Un toit de chaume, des murs noircis, des plantes parasites grimpant le long de ces murs, un vieux puits dans la cour étroite : c'est la misère, c'est la honte ! Cette maison porte un nom terrible ; les femmes se détournent, les enfants se sauvent, disant à demi-voix : la maison du forçat ! Par un contraste singulier, un reste de verdure se remarque aux alentours, du côté du Midi : quelques fleurs y sont protégées par une main intelligente & affectueuse, c'est un lien unique entre le monde & le solitaire, c'est un souvenir d'enfance ; il aime les fleurs, les jardins, la culture.

Un pauvre chien, laid, maigre, hargneux, garde pourtant son maître, & devant lui seulement, ce maître ne se sent pas humilié. Ce chien porte aussi la livrée d'une misère sans soulagement. La niche qui le renferme pendant le jour est plutôt une prison qu'un abri ; la pluie y pénètre par les ais mal joints ; la paille sur laquelle repose l'animal est humide ; la corde qui l'attache au crampon de fer est trop courte, à force d'avoir été rompue & renouée. Sa chétive pitance ne remplit jamais tout entière la seble de bois vermoulu qu'il ronger quand la faim le dévore. Le nom que lui ont donné les habitants du pays est affreux : le chien du forçat.

La porte est ouverte ; une faible lumière éclaire le triste réduit : un grabat d'un aspect repoussant de désordre, une seule chaise recouverte d'un vieux morceau de cuir, une huche qui ne sert pas aux provisions, car il n'y a pas de provisions ici. Dans la cheminée, où se croisent par les bouts deux tisons, un grand chaudron plein de pommes de terre ; aux murailles, trois ou quatre mauvaises gravures enluminées, qui représentent naïvement des hommes & des choses, sans qu'une pensée bonne et utile puisse ressortir de ces groupes mal

dessinés. Au fond de cette chambre, une table supportant quelques assiettes fêlées, un pot d'eau, un verre, une bouteille, un reste de pain dur.

Une porte entre-bâillée laisse apercevoir un cabinet sombre où sont entassés des fagots, des pioches, des cognées, quelques instruments de jardinage. Tout est triste dans cette mesure qu'aucun arbre ne protège, que pas un enfant n'égaie.

Le maître de cette sombre demeure se tient, en ce moment, debout, dans l'attitude d'un homme qui hésite entre le désespoir & le crime. L'ensemble de cet homme est dur ; sa haute taille, sa chevelure négligée, sa barbe longue, sa blouse déchirée, son vieux chapeau de feutre couvrant, comme une visière, un front chargé de soucis, tout en lui inquiète. On frémit quand on entend la voix sonore de cet homme, qui, soit nature, soit parti pris, ne parle d'ailleurs que rarement & avec une extrême concision. Quel feu sombre jettent ses yeux demi-ouverts ! Il y a de la causticité, presque de la rage dans cette espèce de sourire que grimacent ses lèvres minces. Ses mains sont puissantes & nerveuses ; il paraît doué d'une force redoutable, en dépit des privations qu'il endure. Son nom, personne ne le sait, personne ne le demande. On l'appelle le forçat ; chacun connaît son histoire. La grand'mère apprend aux petits enfants que l'homme de la mesure est un grand criminel, un voleur, un misérable capable de tout, condamné aux fers dans sa jeunesse, ayant fait dix ans de bagne... Et les petits enfants s'épouvantent en voyant passer l'ombre du forçat, le soir, au clair de lune, quand il revient du bois, portant sur ses épaules une charge de fagots. C'est son gagne-pain. Il fait, avec le menu bois, des balais qu'il vend moins cher que tout autre aux marchands de passage ; encore est-il leur obligé, car les gens du pays ne s'adressent jamais à lui. On ne lui parle que par nécessité ; on ne lui dit pas bonsoir ; quand, à la nuit tombante, on le rencontre sur la route, on s'éloigne, ce n'est pas la bienveillance qui lui laisse le chemin libre, c'est la peur, il ne le sait que trop !

L'an dernier, il a souffert un mal aigu, personne ne l'a su. A qui le dire ? Un panaris a rongé son doigt : en proie à une fièvre ardente, ses nuits

n'ont été consolées par aucune voix amie, son bon chien tout seul prenait part à ses veilles douloureuses. Et quand le forçat voulait boire, c'était avec une peine incroyable qu'il tirait de son puits un peu d'eau.

Ce soir, il est plus malheureux que jamais; il attend une nouvelle insulte, lui à qui on a le droit de tout dire, sans qu'il ait celui de répondre. On parle d'un vol avec effraction commis aux alentours, la nuit dernière, & il sait qu'en ces occasions la justice, qui a les yeux sur lui, envoie tout d'abord ses agents dans sa misérable demeure pour surprendre, s'il y a lieu, quelques indices, & se mettre sur les traces des malfaiteurs dont il est peut-être le complice.

Le passé d'un homme est la mesure sur laquelle on juge de son avenir, comme l'ombre d'un corps sert à connaître les proportions du corps lui-même. Mais combien on peut se méprendre! L'ombre n'est-elle pas, suivant l'heure, plus ou moins fidèle? De même, n'y a-t-il pas, dans la vie, des heures où l'homme ne se ressemble plus à lui-même, où par conséquent le jugement qu'on croit avoir le droit de porter tombe à faux? Alors, sans le savoir, on enfonce dans un cœur aigri un trait qui, en le déchirant, rouvre une plaie ancienne, & de l'ancienne blessure s'échappe avec le sang un reste de vie morale.

Ce soir, le vent s'enjouffe au fond du bois, & soulevant les feuilles mortes qui jonchent la terre, va comme un insensé les rejeter au loin pour les soulever encore & les rejeter de nouveau; c'est la tourmente. L'homme qui vit seul ressent une commotion secrète quand la nature s'irrite. Si le malheureux est sensible aux bruits de la tempête, le coupable l'est plus encore.

L'homme au chapeau de feutre écoutait le vent, & trouvait dans ses gémissements l'écho de l'opprobre & du mépris universel. Tout à coup il entend des pas de chevaux résonner sur la grand-route... Ce sont eux! les gendarmes! Ils viennent, non pas frapper à sa porte, mais commander d'ouvrir au nom de la loi, c'est le droit de la société qu'ils défendent! Les voilà, ils descendent de cheval, & entrant dans la triste maison, y jettent un coup d'œil rapide. La huche est visitée, une vieille armoire est ouverte, on soulève les fagots, on remue la paille du misérable lit. En un instant tout est vu. La justice a dû s'éclairer, il ne résulte rien de ses perquisitions. Les gendarmes se sont retirés, & l'homme reste là, l'œil fixe, l'âme agitée des plus noirs désirs. Il en veut à l'humanité tout entière, & se demande pourquoi, depuis son affreuse expiation, il a cessé de faire du mal? Le mal, il le ferait encore avec tant d'habileté! Il en a connu les secrets; ce qu'il ignorait lui a été enseigné par ses compagnons de chaîne. S'il le voulait, il pèserait sur la société de toute la force de son organisation; sa tête froide combinerait les coups, son corps de fer affronterait les fatigues, les ténèbres, la tempête. Il s'est tellement enhardi au

contact de ses pareils, encore plus corrompus que lui! Dans son esprit troublé roulent d'affreux projets. Que lui ont valu ces dernières années passées hors du brigandage? En est-il moins couvert de honte? A-t-il reconquis l'estime de ses concitoyens? Non, c'est fini, les hommes ne pardonnent pas, & Dieu, qui pardonne, il ne le connaît point! Son nom n'est sorti de ses lèvres que mêlé d'un blasphème. Oh! que la tempête qui gronde au dehors est peu de chose, comparée au bruit qui se fait dans son cœur! L'infamie, le mensonge, la haine y sont entrés comme dans leur domaine. Demain cessera cette misère sans nom qui semblait son éternel partage. Il rejoindra d'anciens camarades qui l'associeront à leur vie aventureuse, & du moins, s'il hoit la honte, la honte lui aura procuré de l'or & des plaisirs, c'est dit : assez attendre!

II

LA LAMPE DU FORÇAT

Tandis que ce tumulte se fait à l'intérieur, la petite lampe, seule tranquille en ce lieu, brûle dans l'embrasure de la fenêtre. De loin, on aperçoit sa lueur, & cette lueur apparaît, comme une amie, à l'étranger qui passe.

Rien ne rassure le voyageur attardé comme une lumière au loin. Il lui est naturel de s'en rapprocher, de supposer qu'elle l'invite & l'attend. Enfonçons-nous dans le bois, & suivons les pas hésitants de cette femme élégante qui donne la main à son enfant. Elle a peur; la nuit vient, le vent souffle, la tempête l'a surprise, elle est inquiète. Son fils, las d'une course pénible, peut à peine marcher. Tous deux avancent au hasard dans une des longues avenues du bois, puis, s'engagent encore au hasard dans une allée transversale, qu'ils abandonnent aussitôt. Ils sont égarés. Mais entre les rameaux nus des marronniers, voici une lueur. Adilie sent se ranimer son courage. « Marchons, mon fils, dit-elle, c'est la demeure de quelques braves gens qui nous remettront en bon chemin; n'aie plus peur!

— J'ai faim, répondit l'enfant.

— Ils te donneront de leur pain.

— J'ai soif.

— Tu leur demanderas à boire. Les gens de la campagne sont hospitaliers, vois-tu? le peu qu'ils ont, ils le partagent volontiers. Allons, marche, efforce-toi! »

Le pauvre petit suivait sa maman, qui se hâtait vers la chaumière où l'attendaient, pensait-elle, la bonhomie et la candeur. C'était une bonne petite creole, à l'âme sans détours, sachant peu de la vie, & ce peu, l'ayant appris de son cœur. Elle avait grandi presque seule dans son beau pays, sous un ciel de feu; on ne lui avait jamais fait de mal, elle n'en avait fait à personne, & tranquille, elle regar-

daît passer ses jours, sans prévoyance; se dévouant à ceux qu'elle aimait, & croyant volontiers les autres bons, parce qu'elle était bonne.

Il y a beaucoup de personnes qui, pour ainsi dire, ne vieillissent pas, qui passent entre les hommes & les choses sans les voir; rien ne leur sert d'expérience, tant elles vont vite & sans regarder, pourvu que dans leur cercle intime on soit heureux par leurs soins & leur tendresse. Le monde finit pour ces âmes où finit la délicatesse; ce qui est réellement mauvais n'existe à leurs yeux qu'à l'état de fantôme, comme ces spectres & ces gnômes, dont on lit les légendes, & qu'on ne voit jamais. Pourquoi leur ferait-on du mal? Pourquoi?

Dans ces ignorances, il y a une candeur infinie, & il arrive en certaines circonstances que la candeur mène au but qu'aurait atteint la prudence. Un œil simple & confiant a parfois la puissance de l'œil de l'aigle.

Enfin les voilà tout près de la petite lampe que l'on voyait du bois. Ce n'est qu'une chaudière posée là comme un gardien sur la route; il faudrait faire cent pas de plus pour gagner le village. « C'est inutile, pensa la jeune mère, ces bonnes gens auront grande compassion de nous. J'accueillerais si bien leurs femmes et leurs enfants, moi, s'ils étaient égarés! » Et forte de sa philosophie, l'étrangère se présente pâle et haletante au seuil de la mesure.

« Qui est là? dit une voix rude.

— Mon Dieu! c'est moi; je viens demander du secours. Je me promenais dans le bois avec mon petit garçon, j'ai perdu mon chemin, j'ai marché bien longtemps, l'orage est venu, puis la nuit, & j'ai peur. »

J'ai peur, disait la douce voix. Ce mot tomba comme un étonnement dans le cœur de l'homme à qui on l'adressait : J'ai peur. Tout le monde avait dit cela en passant devant lui, elle le disait à lui-même en parlant d'un autre.

« Mon enfant est bien fatigué, ajouta-t-elle, & il a grand froid. Viens, Édouard, monte bien doucement, les marches sont un peu hautes, prends garde. Donnez-lui la main, je vous prie. »

L'homme fit un pas en avant, osant à peine toucher l'enfant d'Adilie, tant la distance entre eux était grande; mais, sans brusquerie, il prit la petite lampe, & jeta la lumière sur les marches à demi rongées par le temps. Édouard entra. Bon & confiant comme sa mère, il s'approcha du feu & présenta à la flamme ses pauvres petites mains rouges de froid.

Adilie, d'un mouvement leste, franchit les degrés, on ferma la porte, & la maison du forçat cacha ces trois êtres au reste du monde. L'aspect singulier du paysan ne produisit pas sur l'étrangère l'effet accoutumé. Elle avait vu dans sa patrie beaucoup d'hommes qui vivaient comme bon leur semblait, sans que personne s'en préoccupât. Elle trouvait tout simple qu'on se vêtît à sa façon,

qu'on eût telle ou telle manière, tel ou tel langage. Adilie, c'était l'indépendance personnifiée. Soumise par nature à tous ceux qu'elle aimait, elle se faisait volontiers le champion de la liberté, mais avec la bonne foi d'un cœur neuf, d'un esprit sans malice, pour qui être libre signifie faire le bien comme on l'entend. Par manque d'étude, elle était demeurée à peu près étrangère aux arts, à la poésie; mais, sans le savoir, elle en avait le sentiment profond. Cette humble cabane, ce grand foyer, ces murs mal éclairés, ce calme contrastant avec les bruits de la tempête, tout cela revêtait, en passant par son esprit, une teinte qui lui donnait de l'intérêt; c'était une page nouvelle dans sa vie. Elle avait ce genre de hardiesse qui naît de l'imprévoyance, & se croyant en sûreté, elle & son enfant, elle voulut s'asseoir. L'hôte sentit doublement sa misère. Édouard s'était emparé de la vieille chaise recouverte de cuir; il n'y avait point d'autre siège, si ce n'était un mauvais escabeau. Il alla le chercher & l'offrit à l'enfant pour que celui-ci cédât sa place à sa mère. Encore, avant de la laisser s'asseoir, voulut-il, par respect, couvrir d'un linge blanc le cuir usé. Adilie trouva de la délicatesse dans cette attention, elle aima la misère de cet homme, & regarda d'un œil bon son grabat, sa huche, sa table, sa vieille armoire. S'arrêtant à la lampe : « Voici, dit-elle d'une voix tranquille, voici la lumière qui m'a conduite à vous; j'étais bien malheureuse! Te réchauffes-tu, mon fils? »

Le paysan, comme s'il avait reçu un ordre, jeta un fagot dans la cheminée; la flamme s'éleva, les petits pieds d'Édouard se reculèrent pendant qu'il riait, & la mère attacha sur l'inconnu un regard si reconnaissant qu'il en fut remué. Cependant, il ne parlait pas. La créole pensait que sa pauvreté, sa rudesse le rendaient timide. Elle se sentait d'autant plus à l'aise.

« Un morceau de votre pain? dit-elle avec un confiant sourire.

— Dame, il est bien dur, répondit l'homme en présentant ce morceau de pain qu'on voyait sur la table, & tirant de sa poche un énorme couteau, il l'offrit en même temps.

— Oh! j'en ai peur! dit-elle comme une enfant, regardant bien en face l'étranger, ouvrez-le & donnez à mon fils une petite part, & l'autre à moi. »

Le brigand, qui le lendemain allait peut-être retourner au vol, au mensonge, aux scènes lugubres, ouvrit le couteau; la lame en était fine, acérée, terrible, mais Adilie n'avait plus peur.

Édouard mangea près de sa mère, qui avait étalé sur ses genoux son mouchoir, de la plus fine batiste. L'inconnu tira pour eux, du grand chaudron, quelques pommes de terre, & versa du vin dans son verre unique, après l'avoir soigneusement lavé. Pendant ce repas, il demeura muet, toujours assis sur le bord de sa couche, restant là, immobile comme une machine inerte qui attend pour

se mouvoir qu'une main la touche, prête à tourner à droite ou à gauche, selon l'impulsion. Effrayante machine que l'homme vicieux, dont une simple circonstance peut faire un criminel.

Le petit Édouard dévorait ce pain grossier, qu'il trouvait excellent parce qu'il avait faim, & aussi parce qu'il ne connaissait encore qu'un pain délicat; il mangea des pommes de terre, but le gros vin qu'on lui offrit; puis, comme il regardait sa maman, il lui sembla qu'un voile s'étendait entre elle & lui; il voulut parler, sa langue s'embarrassa. « Tu dors, mon fils? demanda Adilie. — Non, répondit l'enfant; — & en même temps il dormit.

Sa mère se sentit seule; Édouard était son ombre intelligente & protectrice. Malgré son jeune âge, il constituait un secours, un appui; elle avait besoin de lui comme il avait besoin d'elle. L'heure avancée, la nuit close, l'orage, sa frayeur sans cause précise dans le bois, ses pas en sens contraires, tout lui revint en mémoire comme un cauchemar un moment oublié, & surtout l'inquiétude où l'on devait être, à cause d'elle, dans sa maison. Elle eût donné beaucoup pour qu'une femme entrât dans la chaumière; mais c'était plutôt sentiment de convenance que frayeur. Voyant que le paysan se taisait :

« Vous n'avez pas d'enfants? dit-elle.

— Non.

— Pas de femme?

— Non.

— Pas de mère?

— Non.

— Personne?

— Personne!

— Que ce doit être triste de vivre seul! »

Et l'aimante créole, si bien faite pour la vie de famille, pressait sous sa petite main la tête blonde de son fils, se souvenant de son mari, de sa mère, de ses amies, de ses vieux serviteurs.

« Y a-t-il longtemps que vous demeurez ici? demanda-t-elle encore?

— Deux ans.

— Et auparavant?

— Ah dame!... auparavant, on a vu du pays, dit avec un ricanement singulier le marchand de balais, dont l'œil demi-ouvert se détourna du regard franc de l'interlocutrice. Celle-ci observait peu : elle croyait facilement, parce que l'idée de mentir ne lui était jamais venue. Il a voyagé, pensa-t-elle, c'est peut-être un ancien matelot. »

En ce moment, un cheval s'arrêtait devant la maison. Le chien, qui avait laissé passer la bonne Adilie, aboyait et faisait entendre un grognement significatif. « Encore! dit l'homme au chapeau de feutre. — Ouvrez! » cria le gendarme.

La porte s'ouvrit comme par un ressort. Le gendarme, l'un des deux que nous avons vus tout à l'heure, cherchait un papier par lui oublié. Il regarda dans la chambre; il s'arrêta surpris devant Édouard, appuyé sur les genoux de sa mère et dormant. Le maître du logis se tenait dans un

coin, honteux, embarrassé, plus qu'il ne l'avait été peut-être autrefois devant ses juges. Le soldat, par ses libres allures, le condamnait sous les yeux de la seule femme qui ne l'eût pas maudit. Il tremblait, ses lèvres avaient pâli, moitié confusion, moitié colère; &, comme toujours, il n'avait rien à dire, il avait donné droit sur lui par son passé, c'était sa faute!

En saluant la jeune dame, le gendarme lui fit à demi-voix quelques questions auxquelles celle-ci répondit comme une habitante du pays que l'on doit supposer instruite de ce qui s'y passe. Le militaire hocha la tête, dit quelques mots tout bas, &, sans saluer le paysan, il monta à cheval & partit.

L'enfant dormait toujours, le marchand de balais s'était encore une fois assis au bord du lit, la tête penchée sur sa poitrine, il paraissait beaucoup souffrir.

« Qu'avez-vous, dit l'étrangère? Qu'avez-vous? répondez-moi.

— J'ai honte.

— Honte! devant qui?

— Devant vous, madame. Vous me connaissez maintenant! » Et passant subitement de son mutisme habituel à une loquacité effrayante : « Ils ne me laisseront pas de repos, s'écria-t-il avec un désespoir haineux, ils me poursuivront partout, ils diront à tous mon nom!

— Votre nom? Dites-le-moi vous même.

— A quoi bon? Il vous l'a fait assez comprendre! Eh bien, oui, je le dirai. Ma mère m'appelait Bertrand, mais on m'a nommé le forçat. Cette lampe que vous voyiez de loin, c'était la lampe du forçat.

Adilie fit un mouvement de surprise et s'écria : Mon Dieu!... car c'était en elle une aspiration subite.

« Avez-vous peur que je vous tue? dit le malheureux d'un son de voix étrange, comme une sommation, après laquelle on ferait ou la guerre ou la paix.

— Je n'ai pas peur, répondit doucement la créole, réellement incapable de croire qu'on puisse être toujours méchant. Si vous avez mal fait, vous en avez certainement du regret. Dieu vous pardonnera comme il me pardonne moi-même. Il faut être bon, Bertrand, je veux vous nommer comme vous nommait votre mère. »

Et, voyant le condamné se troubler, elle fit un geste de compassion. En même temps, une bouchée de pain qu'elle avait oubliée sur ses genoux tomba. Le forçat se jeta rudement sur le sol & ramassa ce pain; son œil fauve s'adoucit, une larme monta du seul coin de son cœur encore vulnérable. Par un sentiment touchant, il cacha dans son sein le reste du pain d'Adilie, et attacha sur elle un regard soumis comme un chien furieux, dompté par une caresse, après avoir été irrité par les coups. La jeune femme ne se détourna pas, elle regarda longtemps, longtemps, le misérable, comme on regarde une ruine dont on n'a pas horreur.

« Que je suis malheureux ! dit-il avec feu. Et c'est ma faute ! Mais enfin, le mal est fait, comment sortir de l'ornière ? Que voulez-vous que je devienne ! »

— Un honnête homme !

— Un honnête homme ? Je l'ai voulu. J'ai essayé. Depuis deux ans qu'on m'a rejeté dans la société, je n'ai fait de mal à personne ; j'allais couper du bois, je vendais des balais, je mangeais seul un pain de misère. De temps en temps, je cherchais de l'ouvrage, des journées : j'allais m'offrir comme aide-jardinier ; pas un homme n'a consenti à me faire travailler, pas un enfant ne m'a souri, pas une femme ne m'a regardé sans mépris !

— Moi, je vous regarde sans mépris, dit la créole avec fierté, comme sentant que le regard d'une femme pure doit relever un homme à ses propres yeux. Et mon petit enfant, ajouta-t-elle avec une grande tendresse, mon petit enfant s'est chauffé à votre feu, a bu dans votre verre, s'est endormi sous votre toit. Allons, Bertrand, du courage ! Il est encore temps !

— Ah ! madame, oui, s'il y avait au monde des êtres qui vous ressemblaient, mais je n'en ai jamais vu. Quand un homme a mérité la honte, on l'en abreuve, il n'a plus qu'à la boire ou bien à retourner d'où il vient, au crime !

— Au crime ? demanda Adilie ayant cru mal entendre.

— Oui, au crime, répéta l'homme farouche, avec un entraînement fiévreux. Sachez-le, madame, car je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, tout à l'heure j'avais résolu en moi-même de retourner à Paris, de rejoindre d'anciens camarades, de vivre de leur vie qui fut la mienne, de faire ce qu'ils font : du mal ! Et je me disais : Si la société me rend un jour le boulet que j'ai traîné dix ans, je l'aurai du moins deux fois mérité, & mon nom sera réellement le forçat, ce nom qu'on m'a conservé alors que mon temps était fini, ce nom qui me vaut leurs soupçons. Oh ! que c'est dur ! J'ai voulu bien faire pourtant, et l'humiliation m'a accablé ! Qui peut avoir confiance en moi ? Je vous le demande, madame, qui peut avoir confiance ?

— Moi, dit hardiment l'étrangère ; & toute l'ardeur de son sang montant à son visage, elle jeta du regard un éclair qui tomba dans cet homme & lui montra, à lui-même, ce qui restait de sa grandeur native.

— Vous, madame ! vous auriez confiance en moi après ce que je vous ai dit moi-même ?

— Oui, j'ai confiance en vous. »

Ici la femme sans expérience se mit à grandir tout à coup. Il lui sembla qu'une âme dépendait d'elle, que Dieu la mettait sur sa route, cette âme, uniquement pour qu'elle lui fit du bien.

« Il est tard, dit-elle en se levant ; & elle continua sur le ton absolu du commandement : Bertrand, prenez mon fils dans vos bras, couvrez-le pour qu'il n'ait pas froid ; donnez-moi cette lanterne que je vois accrochée à la muraille ; vous al-

lez me reconduire à mon mari, à ma mère, & dans deux jours vous reviendrez me parler. »

L'homme de la mesure obéissait ; il allumait la lanterne, il couvrait l'enfant du pan de sa grosse limousine, & attendait comme un serviteur l'ordre de partir. Adilie ouvrit la porte d'un air résolu, & en passant devant la niche du chien, elle lui toucha la tête comme si tout en ce lieu devait sentir sa magique influence. Pauvre chien du forçat que jamais un étranger n'avait aimé ! il regarda Adilie tristement parce qu'elle s'en allait.

Bertrand ferma sa porte, & passant le premier, il s'engagea dans le bois ; les feuilles mortes crièrent sous ses gros souliers ferrés, pendant que la jeune femme effleurait la terre comme ces créations de poètes qu'ils nous représentent revêtues d'une forme humaine, mais gardant en leur démarche quelque chose d'aérien.

On marchait en silence ; ce n'était ni le lieu ni l'heure des confidences. Le paysan connaissait chaque détour, chaque sentier. D'après les indications qu'on lui donna, il franchit en une demi-heure la distance que l'on croyait si longue. Le vent battait la lanterne, l'obscurité enfantait des formes fantastiques ; un oiseau qui frémissait au bruit des pâs, un rameau desséché qui dépassait le taillis, tout faisait trembler la jeune femme. Autant son âme ardente était fortement trempée, autant son organisation nerveuse était délicate, facile à émouvoir. A chaque frayeur nouvelle, elle se rapprochait instinctivement de son défenseur, & lui, il relevait la tête pour la rassurer, comme ces lions privés qui chez les anciens faisaient peur aux étrangers & gardaient leur maître par leur seule présence.

On arrive devant une maison coquette jetée dans la prairie. Les abords en sont riant, en dépit de la saison avancée : des fleurs d'automne balancent leur tête, accoutumée au vent ; les chrysanthèmes se courbent et se relèvent sous la tempête ; les œillets d'Inde et les soucis brillent comme des clous d'or sous le feu sombre de la lanterne ; l'humble et tranquille immortelle se rit de la tourmente ; des pétunias, des touffes de réséda se jouent sur la verdure comme une arabesque colorée sur une étoffe dont le fond a pâli ; un superbe rosier se dresse au milieu de la pelouse, c'est le roi qui domine par la seule grandeur de son nom. Le charme de ces beautés tardives contraste avec le feuillage jauni des grands arbres et les menaces du vent. L'homme de la mesure sentait vaguement ces dissonances et ces harmonies ; il était saisi de je ne sais quelle émotion qui le reportait à ses premières années, à l'innocence.

Un vieux nègre, suivi de deux négresses, descend au premier bruit. Un jeune homme hardi, brusque à force d'inquiétude, s'élance d'un bond au devant de sa femme ; il veut la gronder... il l'embrasse. Elle l'a tant effrayé ! Pendant une heure il a battu le bois ; il arrive, & ne la trou-

vent pas à la maison, il repartait. Il prend sa grosse voix & sourit. Il commence un reproche & serre en riant la main de la bonne Adilie. Et son fils, comme il dort dans les bras de cet homme à l'aspect si bizarre! Les trois serviteurs s'empres- sent autour de leur maîtresse, qui leur adresse un bonjour cordial; tout ce monde se revoit avec at- tendrissement, comme au retour d'un voyage.

Au seuil de la maison, attend la vieille mère. Attendre, c'est le rôle de la mère. Il faut bien lais- ser à la jeunesse le temps de se donner à ce qui remplira sa vie; quand elle aura agi, aimé, souf- fert, elle se retournera toujours, & verra sa mère, qu'elle a connue d'abord, en qui elle sait trouver plus d'indulgence qu'en tout autre, parce qu'elle aime d'un amour plus désintéressé. Adilie & sa mère s'embrassent avec effusion & se disent tout sans se parler.

Mais il faut coucher Édouard. Qu'on ne l'éveille point, qu'on ne le change pas de bras. « Montez, dit Adilie; suivez-moi, Bertrand. »

Bertrand monta. La jeune mère lui dit de poser le petit garçon sur son lit. Il fallait une veilleuse, l'huile manquait : ne voulant point appeler sa né- gresse de peur de réveiller l'enfant, Adilie entra dans une chambre voisine dont elle ferma la porte exprès en disant : « Attendez-moi. »

Il restait seul, seul devant la Vierge, qui bais- sait les yeux & tendait les bras du fond de l'al- cove, comme pour dire au pécheur : « Viens, je ne t'humilierai pas. — Sur la cheminée, il y avait une montre; sur la table, des bagues, ces jolis riens d'une femme élégante. Bertrand se croyait un autre homme. Pour la première fois, on avait confiance en lui.

Adilie rentra, une veilleuse à la main, & la posa dans une encoignure, ayant grand soin que la lu- mière ne frappât point les yeux de l'enfant. Quand le premier trouble maternel fut apaisé : « Vous m'avez rendu un grand service, dit-elle avec son doux accent créole, il faut que je vous recom- pense. »

L'homme qu'elle tenait, pour ainsi dire, par la main, afin de l'aider à se relever, se dressa tout à coup.

« Madame, dit-il, ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour de l'argent.

— Oh! n'ayez pas peur, reprit-elle, n'ayez pas peur, je ne veux pas vous payer votre pain; vous nous l'avez donné, je vous en remercie. »

Puis, marchant vers le petit lit, elle prit des ci- seaux, coupa une mèche des cheveux blonds d'É- douard & la déposa dans la main du condamné, qui la regardait avec surprise. On le croyait donc capable, lui aussi, de souvenir & d'affection? Cette marque d'estime le lavait tout entier. Ce qu'une autre eût fait peut-être par étude de la physiologie de l'âme, la créole l'avait fait par instinct, & sa na- ture vraie ne l'avait pas trompée. « Allez, dit-elle, & revenez comme je vous l'ai demandé. »

Bertrand ne répondit point. Comme toujours, il

n'avait rien à dire, mais du moins ce n'était plus l'humiliation qui l'écrasait. Il enferma la mèche de cheveux dans son vieux portefeuille, & jeta un soupir.

La jeune mère demeura près du lit. L'homme redescendit l'escalier lentement; les bons servi- teurs l'attendaient au passage pour lui offrir un verre de vin, une place au foyer. Habitant depuis peu ces campagnes, étrangers aux *dit-on* du lieu, ils ne connaissaient pas encore Bertrand. Son as- pect bizarre les faisait rire comme de grands en- fants qu'ils étaient.

Ils n'ont pas peur de moi! pensait le malheu- reux en se chauffant au feu de ces honnêtes gens & en buvant leur vin.

On parla de madame Adilie & de son *petit*, comme disait le vieux Moussa, de la pluie, de la tempête. Quelques minutes après, l'homme au chapeau de feutre ralluma sa lanterne, & les feuilles mortes crièrent de nouveau sous ses pas qui cherchaient la trace légère des petits pas du bon ange.

III

LA PRIÈRE DU FORÇAT

Dix heures sonnaient au village, les laboureurs dormaient. Bertrand, rentré dans sa chaumière, avait rallumé la petite lampe dont la lueur rassu- rait de loin ceux qui ne savaient pas son nom. Ranimant les derniers tisons qui avaient réchauffé les pieds d'Édouard, il repassait en son esprit ce qui venait d'arriver. Une femme, dont les traits & l'apparence étaient empreints d'une exquise dis- tinction, était entrée chez lui, avait mangé son pain sans le payer, & l'avait choisi pour guide. Venant à connaître son passé, elle avait cru que Bertrand, quoique coupable, pouvait garder au fond de son cœur du dévouement. Elle voulait le revoir; une âme bonne, entre toutes, s'intéressait à sa honteuse misère...

Un bruit, une cloche qui s'agite, vive, pressée, insistante, c'est l'alarme, c'est le tocsin! Où est le feu? Bertrand a oublié qu'on ne le compte plus; il va mettre au service de la société ses forces, son courage. Les cris partent du château qui domine le village, il y court.

Déjà la chaîne s'est formée; il se place au hasard entre deux femmes : l'une se détourne avec dé- goût, l'autre a peur. Il quitte ce poste humiliant, il s'avance jusqu'au lieu du sinistre & pénètre l'intérieur avec d'autres paysans moins robustes, & moins hardis que lui. Un domestique du châ- teau le reconnaît, parle bas à ses camarades, & l'on trouve assez de sang-froid au milieu de la terreur générale, pour retirer des clefs, fermer des portes, opposer la prudence au double fléau qui menace : — l'incendie & le forçat. — Celui-ci en- tend répéter que *ces gens-là* profitent de tout, &

se glissent volontiers au milieu du tumulte pour faire leurs coups..... Sa haine assoupie se réveille; ce qui s'est passé dans la soirée lui semble un rêve, il se sent à part, éternellement à part. « C'est fini, dit-il, pour tous je serai toujours de ces gens-là. Eh bien, oui, j'en suis! Eux, du moins, ne me renieront pas, je trouverai là des égaux. »

Il quitte le théâtre de l'incendie, repasse couvert de confusion dans les rues du village, & va se renfermer dans sa pauvre chambre. En le voyant rentrer, son bon chien veut lui lécher les mains, il le repousse d'un coup de pied; il est redevenu mauvais, méchant. Le pauvre chien, l'ami de tous les jours, s'en va boiteux dans sa niche attendre que son maître soit bon; car, lui, il croit à la possibilité du repentir.

Au foyer, les tisons sont éteints; dans la petite lampe, il n'y a plus d'huile. C'est le désert sans honneur, sans argent, sans amis. Et à quelques lieues s'agite la grande ville avec ses nuits magiques, sa tourbe dans laquelle se ruent tant d'existences problématiques. Là un homme de plus ne se voit pas, personne ne le connaît, il peut vivre longtemps associé à ses pareils, dont il partage les industrieuses ruses sans qu'on recherche son nom, sa famille, ses ressources; c'est là qu'il ira.

Quand la tentation s'abat sur un homme vicieux & abandonné, c'est comme l'oiseau de proie qui tombe sur un malheureux expirant au bord d'une route. L'oiseau est venu trop tôt; il a pris pour cadavre ce corps en qui reste une étincelle de vie; sa hideuse présence double l'angoisse du moribond & hâte son dernier soupir. Ainsi, aux confins de la vie morale, l'habitant de la mesure souffrait une tentation affreuse. Il se tordait sous sa piqure, se vautrait dans la fange de son passé, & retournait aux viles émotions du baigneur. Homme déchu, il gisait là sans force, & l'oiseau nocturne, attachant sur lui son fascinant regard, dévorait ses chairs palpitantes.

Dans ces sombres pensées, le misérable va se jeter sur sa paille; il déteste le sort, il hait sa destinée. Arrachant à la hâte de dessus ses épaules ses pauvres vêtements, il sent un léger obstacle entre les plis de sa blouse..... Ciel! le pain d'Adilie! cette bouchée de pain tombée de ses genoux & ramassée avec transport! Une grande lumière se fait, le condamné voit son âme tout émue encore du contact d'un ange! il tremble devant lui-même, il a peur de sa force, peur de sa haine; il retrouve en sa mémoire l'image pure d'une femme qui ne l'a pas méprisé. De cette image il se reporte à la Vierge de l'alcôve qui baissait les yeux & tendait les bras; au Christ suspendu à sa croix noire, comme une prière de la terre au ciel. Ah! quel déchirement rouvre ce cœur fermé! Bertrand se souvient de sa mère qui, elle aussi, avait un crucifix dans sa pauvre chambre; il jette un cri plein de puissance, il tombe à genoux, veut prier... mais il a oublié sa prière. Prenant alors

entre ses doigts cette bouchée de pain qu'effleurèrent des lèvres innocentes : « Mon Dieu! dit-il comme Adilie, mon Dieu!... Il n'en savait pas davantage; mais l'offrande était là, entre le Rédempteur et l'âme souillée, c'était le voile à travers lequel il osait regarder l'Être oublié qu'il appelait enfin mon Dieu!

Et Dieu vint. Et le misérable, justement bafoué, conspué, put entendre au fond de lui-même ce mot qui remuerait la pierre : — Je n'écraierai pas la mèche qui fume encore, je n'achèverai pas le roseau à demi brisé.

Et dans le calme de la nuit, tomba une heure, & ce fut l'heure de la transformation, l'heure où la créature rachetée se leva de la fange & dit : — Je retournerai à mon père. Chaque bonne pensée acceptée rendait à cette pauvre créature quelque chose de sa dignité; elle ne faisait pas un effort qui ne fût compté, elle ne poussait pas un soupir qui ne fût entendu, & la pitié du ciel la couvrait à cause de ce commencement de volonté bonne à laquelle la paix fut promise.

Des gouttes de pluie tombaient sur le vieux toit de chaume, un froid mortel pénétrait par les ouvertures de la cabane. Le pêcheur, à genoux, raidi, semblait une pétrification humaine. Un demi-sommeil succédait à la scène convulsive; son corps, toujours ployé devant la couche, ne se relevait pas; son esprit, touchant à l'illusion, mêlait le présent au passé, à l'inconnu. Il voyait de hideuses figures danser une danse infernale & l'appeler, lui, dans un refrain bachique; ces sons familiers lui arrivaient portés par le vent; il se levait en songe, s'agitait comme les ombres ironiques, jetait un blasphème, buvait & s'enivrait; puis, le vent s'apaisant, soufflait tout bas, messager de voix sympathiques, fraîches, enfantines : ces voix sortaient de corps petits et légers, se tenant debout devant un autel qu'éclairaient des feux bénits : les voix chantaient, & Bertrand imitait le mouvement des lèvres qui laissaient tomber ces paroles si connues d'un cantique :

A la mort, à la mort,
Pêcheur, tout finira.
Le Seigneur, à la mort,
Te jugera.

Ces pensées rendaient soucieux des fronts de douze ans, & dans cette assistance, on connaissait le repentir avant même d'avoir offensé. Les corps légers se détournèrent, on ne les vit plus. Il ne resta devant l'autel que des bancs recouverts d'une draperie rouge à frange d'or. Une pauvre femme regardait ces bancs de fête & disait : « Demain, c'est le grand jour, mon fils fera sa première communion. » Cette femme, c'était la mère de celui qui devait être un jour le forçat. Elle était bonne & ne voulait que le bien de son enfant. En grandissant, il l'avait contristée, contristée jusqu'aux larmes, & quand elle avait eu fini de pleurer, elle

était morte... & Bertrand la revoyait, & il s'élançait vers elle, mais on ne pouvait passer sans faner des chrysanthèmes & des roses, le sol en était jonché. Une petite lampe éclairait ces fleurs d'automne, & sa lueur, ne donnant pas sur la pauvre mère, son fils ne la vit plus. Une harmonie nouvelle sortait de cette nature triste; une femme effrayée, un enfant endormi... Et Bertrand étendit les bras vers la femme & l'enfant. Dans cet effort, son corps refroidi s'éveilla...

Il souffrit une indicible déception, mais sentit sous ses doigts un talisman protecteur : le morceau de pain d'Adilie, que sa main crispée avait gardé dans son sommeil, comme la planche que le naufragé évanoui sur la rive serre encore, ainsi qu'il faisait dans les flots. Bertrand se jeta sur sa couche & ramena sur ses membres transis sa vieille couverture. Ses dents claquaient, il frémissait, il avait soif. Sa vie entière lui revenait à la pensée comme un enchaînement de chutes & de douleurs : son enfance, sous le toit de son père, l'honnête jardinier, ses premières joies, & aussi ses premières fautes, car de bonne heure il avait connu le mal. Il relisait en lui-même les sentences écrites en gros caractères sur les murs de l'école du village : les enfants, qui savaient à peine lire, pouvaient les épeler; c'était comme une inoculation du bien dans leurs veines, avant qu'ils eussent connaissance de la vie :

« La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. »

« Ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. »

« Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? »

Beaucoup d'enfants profitaient de ces sages maximes. Plusieurs en riaient; c'était dans la société de ceux-ci que Bertrand se plaisait davantage, & plus tard, quand sa mère, trop malheureuse, s'en était allée là-haut, il avait choisi pour camarades les jeunes gens qui se moquaient des écoles, des églises, des lois, de tout ce qui oppose un frein aux passions. Alors étaient venues ces lourdes fautes que la loi punit avec justice, ces années d'opprobre dont le souvenir l'obsédait, cette affreuse misère du bagne, ce dégoûtant contact qui salit pour toujours, à moins que l'âme repentante et régénérée ne se souvienne, dans son abjection, de son origine & de sa fin.

Et pourtant, cet homme n'était pas tout à fait corrompu : toute issue n'était pas fermée, puisqu'un regard pur entraînait assez avant pour remuer les cendres du feu ancien & y retrouver un reste de chaleur. Non, tout n'était pas perdu, il était encore temps, l'étrangère l'avait dit. Des larmes coulaient sur les joues du pécheur; il aurait voulu recommencer son rêve, en ôter l'orgie, revoir sa mère, la serrer dans ses bras, lui demander pardon, pitié. Ce cœur de roche se fendait à ces souvenirs : sa première invocation, après tant d'années d'impiété, avait suffi pour ébranler tout

l'édifice, rien ne tenait plus, tout était en question; il ne savait lui-même sur quoi compter, que penser, que faire; mais elle avait dit : — Revenez dans deux jours.

Cinq heures sonnaient à la paroisse; le pauvre chien grattait à la porte comme tous les jours, sans rancune. Bertrand fut touché, car le mur froid qui entourait son cœur s'était écroulé avec le seul mot de prière qu'il eût prononcé. Il se leva, croyant accomplir un acte de justice, ouvrit la porte & caressa son chien pour réparer la douloureuse injure de la nuit, faite à cette bonne et patiente créature. L'animal regarda son maître, & comme pour le garder de tout mal, il se coucha près du foyer éteint.

IV

LE PROCÈS DU FORÇAT

« Quatorze de dames ?

— Ne valent pas.

— Ah ! que vous êtes terrible ce soir ! En vérité, j'ai trop de malheur. »

Cette exclamation fort triste, faite bien gaie-ment, partait d'une table de jeu, occupée par la mère d'Adilie & son vieil ami, monsieur Dupré. Elle avait perdu la partie, la revanche, et venait de perdre encore la partie d'honneur. Jamais cent de curé n'avait été si gros d'orages, on s'était presque fâché. C'est utile de temps en temps, quand on n'en abuse pas. Une petite querelle tient au port d'armes cette fine pointe de l'esprit qui dissimule, prévoit, & qui, chez certaines gens, menace toujours de rentrer dans sa guérite, soit par d'insupportables distractions, soit, & c'est le pire, par une détestable pente au sommeil, qui jette le désenchantement sur les coups les mieux avisés.

Le bon monsieur Dupré, malgré sa perruque lisse et son col droit, n'était pas de force à jouer longtemps sans faire quelques saluts polis à Pallas ou à Judith, sujet du juste désespoir de madame Delby. Le plus grand plaisir de cette dame était sa partie, au coin du feu, en famille ou avec quelques amis, pendant que sa bonne Adilie travaillait à l'aiguille, & que son gendre, Placide, enveloppé d'un nuage de fumée, suivait avec un intérêt réel le jeu de sa belle-mère & l'influçait du regard ou du doigt. Heureux intérieur que celui où d'aussi faciles jouissances occupent la soirée ! Pour la jeune femme, il y avait en outre à partager les jeux d'Édouard. De temps à autre, posant son ouvrage, elle faisait sérieusement des châteaux de cartes à cinq & six étages, en promettant depuis des années un septième qui n'arrivait jamais. Édouard riait comme un petit fou quand le monument tombait, & sa patiente mère, sans équerre ni truelle, recommençait ses travaux, y trouvant son bonheur, parce qu'elle amusait l'enfant.

D'autres fois, avec des dames & des dominos, elle faisait des escaliers, des perrons, des ponts-levis, toujours brisés, bien entendu. Édouard en battait des mains, & estimait sa mère plus savante que si elle lui eût traduit tout Homère. Elle possédait la science qu'il faut pres d'un enfant : un amour indulgent, une inépuisable bonté.

A certains jours, on imaginait une petite fête : un diner d'amis, sans apprêts, sans faste, où convives et hôtes se préoccupaient beaucoup moins du menu que de la bonne entente, de la cordiale amitié qui reynaient entre tous.

C'était un de ces jours-là. On avait d'né ensemble. Monsieur et madame Dupré, contrairement à nos usages, étaient venus de bonne heure afin qu'on se vît plus longtemps. Cela devrait être ainsi quand on s'aime ; l'excellent ménage l'avait appris pour tant de la famille créole. Rapprochées par une foule de circonstances, toutes ces personnes avaient, comme on dit vulgairement, de teint l'une sur l'autre. On s'était mutuellement enseigné mille riens, on avait échangé les productions morales des deux patries. Les Français avaient parlé raison, & fort bien ; les créoles avaient tout accepté, à la réserve d'y mêler, ce qui souvent dérangeait tout, leur bonhomie si atténuée & cette aimable imprévoyance qui naît de la confiance illimitée du cœur, plus encore que de l'imprudence de l'esprit.

Pendant que madame Dupré tricotait près de la lampe, une grande bouilloire, placée tout honnêtement devant le beau feu du salon, commençait à chanter. Adilie attendait l'eau bouillante pour la jeter sur le thé. Une négresse avait apporté sur un plateau des gâteaux & des tasses ; c'était plaisir que de voir ce vieillard & ces jeunes gens se récréer avec la simplicité que nos pères gardaient dans leurs joies.

L'eau se mit à bouillir. La grand'mère ôta ses lunettes, on remit les cartes dans la boîte ; Placide jeta au feu sa cigarette ; madame Dupré abandonna son tricot, & tous s'intéressant à l'œuvre, on fit le thé ; puis, la tasse en main, on causa. De quoi ? pluie ou beau temps ? controverse ou politique ? Non, par bonheur ! On parla des événements qui occupaient les deux familles, de l'aventure d'Adilie qui, habitant depuis peu ces campagnes, s'était crue perdue la veille au soir. Tout fut dit, écoute, commente ; puis, sur le même ton, sans emphase, comme la chose du monde la plus simple, Adilie annonça que le malheureux Bertrand lui avait fait une pitié profonde, & qu'elle avait grand désir, si son mari & sa mère y consentaient, de le prendre pour jardinier... Tout à coup, la lampe fit un soubresaut, tous ses amis vinrent à son secours & lui rendirent l'équilibre, mais le plateau avait bondi, les tasses s'étaient entre-choquées, la pyramide de gâteaux menaçait ruine, tout cela par l'effet d'un coup de poing, tiré du fond de l'âme, & jeté sur la table par monsieur Dupré, au dernier mot de la

jeune créole. Ce vigoureux coup de poing résu-mait une vie entière passée dans l'honnêteté, l'ordre & la sagesse.

Monsieur Dupré, homme de la vieille roche, ne transigeait point avec le devoir. Il avait marché droit & ne connaissait point les chemins de traverse. Ce caractère fort & rude ne s'arrangeait ni des peut-être ni des à peu près. Monsieur Dupré n'avait eu qu'une passion, & encore quelle passion platonique ! Le Code. Il en connaissait tous les articles avec leurs numéros, cela se tenait dans les cases de sa tête comme des livres sur les tablettes d'une bibliothèque. Il serait résulté de cette passion mal combattue une pente à la sécheresse, si le cœur de monsieur Dupré n'eût été persévér-ramment manié & remanié par une suite d'enfants & de petits-enfants qui, à force d'aimer bon-papa, l'avaient rendu tout à fait aimable. Le vieillard était d'une rigidité sans pareille en théorie, mais la pratique le voyait souvent faiblir en ce qui concernait les bagatelles, seules choses importantes aux yeux des enfants. Monsieur Dupré faisait tout, le copas en main, jusqu'au nézud irréprochable de sa cravate. De peur d'encourager le vice, il n'aurait certainement pas donné une vieille redingote à un malheureux qui n'eût pas été un bon pauvre, dût celui-ci grelotter tout l'hiver ; mais il trouvait moyen, tout en se frottant les mains comme par distraction, de parler à sa femme de la redingote & du pauvre homme, & madame Dupré, évitant tout bruit de paroles, des deux n'en faisait qu'un sans qu'il y eût scandale.

Les esprits très-réguliers sont prudents par nature & par culture. On comprend le coup de poing quand Adilie, sans prévoir les conséquences de son acte, paraît d'attacher Bertrand à sa maison par un service, extérieur il est vrai, mais enfin qui le rapprocherait de sa personne.

Pour l'excellente madame Dupré, comme elle avgit été toute sa vie secrètement jalouse du Code, elle effectait tout haut d'en faire très-peu de cas, & redisait avec complaisance cette maxime populaire : A tout péché miséricorde. Elle était bonne, compatissante, mais un sentiment profond, envahissant, avait dominé toute son existence : la peur ! Elle craignait une lueur, les ténèbres, le bruit, & aussi le silence, qui lui remplissait l'esprit de pensées lugubres. Que de fois l'excellente femme avait passé la nuit blanche pour deux rats qui s'étaient invités chez elle comme au temps du bon La Fontaine ! Madame Dupré ne lisait point son journal le soir, de peur de rêver aux sinistres. Qu'on juge de sa stupefaction aux paroles imprévoyantes de sa jeune amie ! Elle en oublia de sucrer son thé. Cependant, comme les exclamations ne vont jamais sans suite, on se mit à causer de la chose, & chacun dit son mot. Ce fut monsieur Dupré qui commença. Son jugement, très-sain, avait du poids dans l'esprit de la famille créole, parce qu'il n'avait jamais donné que de sages conseils, & que sa vieille expérience aidait une amitié sincère.

C'était lui qui avait décidé, cette année même, Placide à acheter dans son voisinage la jolie maison qu'il occupait. Monsieur Dupré se croyait doublement obligé, par cette circonstance et par son affection pour lui, de l'éclairer, ainsi que sa jeune femme & sa belle-mère, en mille occasions où leur qualité d'étrangers pouvait les exposer à un péril quelconque.

« Est-il possible, ma chère enfant, dit-il à Adilie, qu'il chérissait comme sa fille, est-il possible qu'une telle pensée soit née dans votre esprit & y ait pris consistance? Quoi! sachant que cet homme a déjà subi une condamnation infamante, l'ayant appris du gendarme & de lui-même, vous vous êtes laissé circonvenir par je ne sais quel ensemble sans valeur aux yeux d'une personne prudente! Allons au fait: je connais cet homme: il habite à une demi-lieue d'ici depuis deux ans & ne fait de mal à qui que ce soit, c'est certain. Ce n'est ni un buveur ni un paresseux. Il ne vit dans la misère que faute d'un travail productif; mais enfin, de ce qu'un homme n'est plus ostensiblement livré au vice, faut-il conclure que l'on doive l'attacher à sa maison, lui en faciliter l'accès? Il ne manque pas de braves gens pour cultiver votre jardin.

— Ceux-là trouveront des places, répondit doucement la créole, mais lui, personne n'en veut. Savez-vous que c'est propre à désespérer?

— Je ne le plains pas, c'est sa faute.

— C'est précisément pour cela que je le plains. C'est sa faute, cette pensée me paraît écrasante.

— Ta ta ta! impression de femme! Vous n'avez vu autour de vous que de belles âmes, ma chère enfant, vous avez le cœur aimant, l'imagination vive, votre tête se monte facilement, prenez-y garde. »

Ici le mari d'Adilie intervint.

« Il est certain, dit-il, que les femmes, et surtout les nôtres, ont une manière de juger les choses qui les conduit souvent à l'imprudence.

— C'est clair, répondit monsieur Dupré, ces dames jugent avec le cœur: ce n'est pas avec le cœur qu'on fait les affaires, c'est avec la tête. Quand on doit prendre une décision grave, il faut ne se laisser influencer par aucune circonstance extérieure. Ces sortes de circonstances n'éclairaient pas plus la question que les métaphores jetées dans le plaidoyer d'un avocat, pour vous faire voir blanc ce qui est noir. Vous connaissez notre dicton populaire: Qui a bu, boira. Rien n'est plus vrai, l'expérience est faite. Songez que ce misérable a eu l'habitude du vice, qu'il en connaît à fond les ruses, qu'il a évidemment perdu cette délicatesse par laquelle un homme est averti aux premiers pas dans la fausse route. Vous vous exposeriez à de sérieux dangers par une telle imprudence.

— C'est drôle, je ne lui trouve pas une mauvaise figure, quand il ôte cet affreux chapeau, dit Adilie avec enfantillage.

— Ah! ma chère petite, ceci n'est pas un raisonnement, c'est une impression.

— Ma chère! s'écria madame Dupré avec l'accent persuasif de l'épouvante, inutile désormais de fermer vos portes et vos volets; ces gens-là, voyez-vous, entrent par le trou de la serrure; ils ont des compères partout; les journaux en font foi. Hier encore, je lisais une longue liste de vols en plein midi, avec effraction, et les voleurs courent les villes & les campagnes.

— Et cherchent des places, dit en riant la jeune femme. Ceux-là seront acceptés parce qu'ils cachent leur jeu.

— Vous me faites frémir, ma bonne amie! Il est certain que nous sommes exposés à les prendre pour domestiques... Mon cher Dupré, gardons Joseph, bien qu'il nous soit insupportable.

— Non pas, non pas, reprit monsieur Dupré, on ne prend un domestique que sur de bons certificats.

— Hélas! on peut encore être trompé, soupira madame Delby, qui commençait un petit somme en cinq actes, passé en habitude après la partie.

— On peut être trompé, cela est certain, répondit monsieur Dupré, mais du moins on a la raison de son côté, on a fait ce qui doit être fait pour asseoir un jugement. Ici, au contraire, connaissant le passé d'un homme, vous pouvez aisément prévoir son avenir, & non contents de lui donner du travail, vous allez l'attirer chez vous; mais c'est une imprudence insigne!

— Je suis de votre avis, dit brusquement Placide, c'est une imprudence, Adilie; tu ne fais que cela, tu ne réfléchis jamais; tu vas comme ton cœur te pousse....

— Oh! comme tu me grondes! Ce matin encore tu disais qu'en France on calcule trop, on est par trop raisonnable, par trop prudent, te voilà devenu Parisien; moi, qui avais épousé un créole! Allons, c'est fini, j'ai perdu mon mari. »

Adilie & Placide se regardèrent dans un éclat de rire. La paix dans ce ménage se faisait au premier signal de la guerre. La jeune femme, plus sensible aux fortes impressions qu'elle avait ressenties qu'à la logique de chacun, ne désespérait pas encore de réaliser son projet. Ce qui l'inquiétait le plus, c'était sa bonne mère, qui, entre deux assoupissements, se rangeait toujours sous la bannière Dupré, moitié par la juste confiance qu'elle avait dans le vieillard, moitié par la peur sympathique qui l'unissait tendrement à sa femme. On parla jusqu'à dix heures sur ce sujet émuant, on dit absolument tout ce qu'il fallait dire.

Lorsqu'il s'agit de conclure, la bonne maman se déclara contre Bertrand, & engagea sa fille à prendre n'importe quel jardinier, excepté celui-là. Placide se rendit à l'évidence, tout en s'amusant fort de la frayeur comique de madame Dupré. Quant à la jeune femme, elle se vit elle-même ébranlée, moins peut-être par le positivisme très-sage du bon voisin que par une trentaine d'assassinats cités à propos par madame Dupré: trente assassinats très-vrais, récents, racontés par les feuilles publi-

ques, depuis trois jours seulement. Allons, dit-elle tristement, je vois qu'il faut renoncer à mon projet... Et pourtant ce pauvre homme!

Elle n'en dit pas davantage, mais le bon génie de Bertrand parlait encore tout bas au fond de cette âme, compatissante avant tout. L'heure avancée indiquait la retraite. En se quittant, il fut convenu que l'homme au chapeau de feutre avait été, devait être encore, & serait probablement toujours un homme dangereux. Le procès terminé, on se sépara en se serrant affectueusement la main, & se promettant de se revoir bientôt.

Chacun, enfermé dans sa chambre, fit ses réflexions. Madame Delby se dit qu'elle aurait dû s'opposer au désir de sa fille, dès le premier moment. Placide s'en voulut de ne pas avoir grondé sa femme depuis la veille, & Adilie elle-même, en s'endormant, se demanda si elle n'avait pas perdu la tête.

La nuit enveloppa tous ces esprits créoles; mais voilà que le lendemain les bons cœurs se levèrent les premiers; ils se souvinrent du malheureux Bertrand; & qu'arriva-t-il? le croira-t-on? Il fut choisi pour jardinier.

V

FIDÈLE

Des années avaient passé : le printemps rendait pour la septième fois l'espoir aux jardins, depuis que Bertrand soignait paisiblement les plates-bandes de la bonne Adilie. Édouard avait bruni et grandi; il tenait de son père la hardiesse des mouvements, l'indépendance du caractère, & de sa mère la douceur du regard. L'enfant s'essayait aux labeurs de l'homme; il était au collège, & quelques jours de congé le ramenaient au foyer. Il se promenait dans une allée bordée de fraisiers en fleurs, le cœur ému de ces joies de famille qui ne s'analysent pas, mais se sentent comme le vague parfum de l'air, au sein d'une abondante végétation.

Édouard regardait Bertrand remuer la terre, qui, bonne & généreuse, semblait lui obéir, promettant pour une graine un bouquet de fleurs, & pour un pépín une corbeille de fruits. L'enfant enviait la vie de Bertrand; il le lui dit avec la simplicité de son âge.

« C'est vrai, monsieur Édouard, vous avez raison, je suis heureux, trop heureux. Je travaille tranquillement, je mange mon content, & je dors en paix. Mais ne vous plaignez pas : quand vous serez grand, vous jouirez de tout cela, & vous aurez, de plus, le droit de faire du bien.

« Le droit de faire du bien; que voulez-vous dire?

— Je veux dire que vous inspirerez de la con-

fiance, que vous serez respecté, & ce sera justice, puisque vous serez un bon fils, un bon camarade, un bon citoyen. Ça doit être bien doux de pouvoir faire du bien aux autres!

— Est-ce que vous ne leur en faites pas, vous, Bertrand?

— Moi, je n'oserais pas! je me contente de ne pas leur faire de mal.

— Pourquoi?

— Ah! parce que.... Enfin, chacun fait comme il peut, c'est le bon Dieu qui juge & qui tient compte de tout, c'est votre chère maman qui l'a dit. Ah! mon petit monsieur, votre maman, c'est un ange, voyez-vous!

En ce moment, des plaintes déchirantes paraient d'une ruelle qui longeait le potager & menait à la rivière.

« Qu'est-ce que cela? » dit Édouard.

Le jardinier monta sur les premiers degrés d'une échelle, & vit la scène qui se passait dans la ruelle.

« C'est, dit-il, un malheureux chien que de méchants garçons vont jeter à l'eau.

— C'est triste! Pourquoi? est-ce un chien malade?

— Non, c'est le chien d'un voyageur qui a passé par ici : il va & vient depuis trois jours, pauvre bête, sans rien faire de bon : que voulez-vous? il a perdu son maître par sa faute, probablement, & maintenant personne n'en veut, c'est tout simple; on s'en méfie, on le renvoie à coups de pied, ça le rend hargneux, il a envie de mordre; il suffirait d'une caresse & d'un peu de nourriture; mais on ne voit qu'un remède à son mal, c'est de le noyer.

— Si je le caressais, dit Édouard avec une compassion presque féminine? Si je lui donnais à manger?

— Tout comme sa mère, dit le jardinier, & son rude visage s'épanouit, sous une expression d'admiration mêlée de tristesse. Ah! monsieur Édouard, tenez, si vous faites ça, vous aurez un ami qui se ferait tuer pour vous : les chiens, ça n'oublie pas!

— Maman, cria Édouard à Adilie, qui se promenait avec sa petite société intime, un peu plus loin, maman, un pauvre petit chien qu'on va noyer! Laisse-moi leur dire qu'il sera à moi, que je l'aimerai, que je l'empêcherai de faire du mal.

— Va, mon fils, va bien vite, dit la créole par ce premier mouvement qui la poussait toujours au devant du malheur.

— Il est enragé, bien sûr! soupira une voix tremblante. « C'était madame Dupré, la bonne vieille amie, dont les terreurs allaient toujours croissant. Placide, le jeune chef de famille, quitta la société & voulut s'informer du fait. Ayant reconnu la vérité des paroles de Bertrand, il laissa libre le bon petit cœur de son fils, répétant lui aussi avec orgueil : Tout comme sa mère!

Le chien du voyageur fut délivré, par l'enfant,

d'une corde qu'on lui avait passée autour du cou. Édouard lui donna à boire, le flatta du geste & de la voix; le pauvre animal ne pouvait pas manger, il avait un reste de peur; on l'avait si cruellement tirillé & battu qu'il croyait à peine à la pitié. Peu à peu il se rassura, suivit les pas de son jeune maître & mangea dans sa main.

« Comment vais-je l'appeler? dit celui-ci au jardinier.

— Appelez-le Fidèle, c'est le nom qui lui convient le mieux, dit Bertrand d'une voix émue. A présent c'est fini, vous l'avez sauvé du vagabondage et de l'injure, toute sa vie il vous aimera et vous servira, c'est moi qui vous le dis, vous pouvez m'en croire. »

Édouard, suivi de son protégé, rejoignit la petite société. On parlait de ce qui venait de se passer. C'étaient les mêmes interlocuteurs qu'autrefois, seulement les cheveux blonds avaient bruni, les cheveux noirs avaient grisonné, et les mouvements des vieillards étaient devenus plus lents & plus pénibles.

« Toujours la même, dit avec une ironie pleine de tendresse le bon monsieur Dupré, toujours imprudente, Adilie!

— C'est vrai, répondit-elle en riant, je ne gagne rien à vieillir, & pourtant quand on a vingt-neuf ans et demi passés!...

— Heureusement, ma chère enfant, que votre mari est là pour juger les questions, car vous êtes uniquement portée, en toute occasion, à suivre l'élan de votre cœur, qui est d'une exquise sensibilité. En vérité, vous me faites peur, je me de-

mande quand viendra cette maturité de jugement, cette prudence que je voudrais voir naître en vous, chère petite.

— Vous avez raison; je sais, moi aussi, qu'il faut être prudente, dit la jeune mère avec une grande bonhomie, mais que voulez-vous? je suis peut-être plus excusable qu'une autre; vous avez été bien sévère pour mon jardinier, & vous en aviez assurément le droit, mais, dites-le-moi, qui de nous deux s'est trompé?

— C'est moi. Votre inspiration a été bonne, je le reconnais, mais vous vous exposiez beaucoup. Voudriez-vous, ma chère Adilie, vous prévaloir d'un fait isolé pour autoriser l'imprudence?

— Non, certainement, je pense, comme vous & comme tous les esprits sages, qu'en général le passé peut indiquer l'avenir, que l'expérience est sage conseillère, & qu'il ne faut pas suivre tous les mouvements inconsidérés d'un cœur compatissant. Vous voyez que je vous accorde trois choses, veuillez à votre tour m'en accorder une en échange, & laissez-moi vous dire que Dieu est assez bon pour bénir quelquefois un élan spontané, & qu'en certaines occasions, charité passe prudence. »

Elle était si bonne, Adilie, qu'on ne voulut pas lui refuser la seule chose qu'elle demandât : les vieillards la regardèrent en souriant, sa mère lui serra la main, son mari répéta les derniers mots qu'elle avait prononcés, et Bertrand, qui rencontra ses yeux, la salua avec respect, pendant que Fidèle léchait la main d'Édouard.

MADAME DE STOLZ.

LE MÉNAGE D'HENRIETTE

(SUITE.)

V

DEUX DÉMARCHES

C'ÉTAIT un matin, à l'heure où la vie reprend son cours, l'heure où l'on travaille & où l'on ne fait pas de visites d'étiquette. Richard Lethiers sonnait à la porte de sa belle-sœur, &, profitant de la liberté que donnent des relations de famille, il surprenait Henriette dans la salle à manger, occupée

à faire, avec une honnête coquetterie, la toilette de son ménage. Elle allait et venait, un petit plumé à la main, époussetant les porcelaines disposées sur son buffet, rangeant dans l'office, posant avec symétrie les chaises le long du mur, les vases et les lampes sur la cheminée, donnant, à force de soins, un air élégant à cette pièce modeste, que le luxe moderne, alors à son aurore, n'avait pas visitée.

« Je vous dérange, ma sœur? demanda Richard.

— Mais non, répondit-elle, on ne me dérange

jamais. Vous cherchez votre frère peut-être ?

— Non, je viens de le rencontrer. C'est vous que je désirais voir, Henriette.

— Eh bien ! me voilà, asseyons-nous, j'écoute.

— Où sont vos petites filles ?

— A l'école, chez les Filles de la Sagesse : soyez tranquille, elles ne viendront pas nous troubler. Mais vous avez quelque chose à me dire ? je vous trouve un air tout mystérieux. »

Richard Lethiers rougit, & cette rougeur rendit plus agréable son visage peu régulier, mais plein d'énergie et de franchise.

« Vous devinez bien, ma sœur, je viens vous faire une confidence.

— Que je pourrai partager avec Charles, n'est-ce pas ?

— Sans doute, sans doute, mais laissez-moi m'expliquer d'abord. Henriette, vous me connaissez ?

— Il y a apparence, dit-elle en riant.

— Je veux dire, vous savez que je ne suis pas un méchant garçon ?

— Ah ! certes, Richard ; je vous cite même en exemple à Charles, car je trouve que vous êtes plus attentif, plus prévenant que lui pour notre grand-mère infirme.

— C'est si naturel ! ne nous a-t-elle pas élevés, orphelins ? Ma position financière, vous la connaissez aussi ? Je gagne mille écus chez M. Xavier, & j'ai une promesse d'augmentation qui équivaut à une certitude. Bien plus, M. Xavier m'a laissé entrevoir une possibilité d'association, dans les temps futurs.

— C'est fort joli cela : vous pouvez vivre & être fort heureux.

— Henriette, croyez-vous qu'on puisse vivre ainsi à deux ?

— Vous voulez vous marier ?

— Je ne pense qu'à cela.

— Et quelle est l'heureuse mortelle ?...

— Qui serait-ce si ce n'est votre sœur Pauline ?

— Pauline ! vous voulez épouser Pauline ?

— Oui, si votre mère y consent.

— Et vous croyez que Pauline ne s'y refuserait pas ?

— Je ne suis pas sûr de ses sentiments, mais j'espère.

— Et pourquoi maman refuserait-elle, puisqu'elle a bien voulu de Charles pour moi ?

— Que vous me faites plaisir ! Figurez-vous qu'il y a plus d'un an que j'y pense. Tenez, depuis cette journée que nous avons passée dans les bois de Phalempin.

— Oui, cette fameuse partie de plaisir.

— Elle l'était bien pour moi, je vous jure. Je n'ai été occupé que de Pauline : je la connais depuis ce jour-là, & je l'aime. Elle n'était occupée, elle, que des autres ; elle jouait avec vos enfants ; elle consolait Marie, qui était tombée dans un fossé, elle arrangeait le couvert, elle ne souffrait pas que sa mère prit de la peine ; elle riait et ba-

dinait avec ses cousines, mais elle ne courait pas comme elles à travers les taillis. Je la trouvai enfin bonne, aimable, modeste, naturelle, & je me dis que l'homme qui l'aurait pour femme serait heureux. De là à me dire : Pourquoi ne serais-tu pas cet homme ? il n'y avait pas loin. J'ai mûri mon idée pendant une année, car il y a eu un an lundi passé ! & je viens vous la dire, Henriette. Tenez, voulez-vous une preuve de ma véracité ? »

Il ouvrit un portefeuille qu'il avait sur lui, & montra à Henriette une fleur d'églantier desséchée, collée sur le feuillet intérieur. Au bas de la fleur étaient écrits ces mots : *Pauline, 28 mai 18...*

— Elle avait laissé tomber cette fleur, je l'ai ramassée & gardée, » dit-il.

Henriette regardait ce souvenir d'un air rêveur :

« Chose étrange, dit-elle enfin, ces bois de Phalempin ne vous ont laissé que des souvenirs doux, & moi j'y ai eu tant de peine !

— Pourquoi donc ?

— Charles n'y était pas.

— C'est vrai ! dit-il, en faisant un effort de mémoire ; il est venu sur le tard avec son ami Herbert ; pauvre petite sœur, vous vous ennuyiez, tandis que j'étais si content ! Le brouillard qui nous couvre l'avenir s'était levé, j'y voyais clair ! une position calme, beaucoup de travail, beaucoup d'affection, rempliraient ma vie, & je sentais au fond du cœur que jamais je ne désirerais rien de plus.

— Vous croyez cela ! on a tant d'illusions à votre âge !

— J'espère bien les conserver toujours. Enfin, Henriette, voulez-vous plaider ma cause auprès de votre mère et de votre sœur ?

— Je ne demande pas mieux, mon bon Richard ; j'irai dès demain, ma mère est absente aujourd'hui.

— C'est encore long !

— Vous avez attendu une année.

— Le dernier moment est le plus long. Allons, ma bonne sœur, je vous confie mes intérêts ; soyez éloquente !

— Il n'en sera pas besoin. A propos, & votre bonne maman, est-elle informée ? Consent-elle ?

— Oh ! de grand cœur ; elle m'a dit seulement : Richard, garde-moi avec toi.

— Pauvre grand-mère ! Je vais causer de tout cela avec Charles.

— Il n'est pas souffrant, Charles ? Je lui trouvais l'air triste tout à l'heure.

— Vous pensez ? un soupçon de migraine, peut-être. »

Ils se quittèrent. Richard alla à son bureau & Henriette se remit à sa besogne, rêvant à la noce de sa sœur, à la toilette qu'elle ferait ce jour-là, & surtout à la manière dont sa mère accueillerait cette demande.

« Ce pauvre Richard qui se figure qu'il aimera toujours ! Quel beau rêve, & quel dommage que ce ne soit qu'un rêve ! » se dit-elle en secouant la tête.

Pendant cette visite & cette conversation, Charles allait lentement dans les rues encombrées de la ville; absorbé dans ses pensées, il ne saluait pas ceux qu'il connaissait, il coudoyait les ouvriers chargés, il faillit se jeter sous les roues d'une lourde charrette, &, arrivé dans un quartier plus tranquille, il ralentit encore le pas. Deux fois, il passa devant la porte d'une élégante maison, s'y arrêta, passa outre, revint, s'arrêta en hésitant, & enfin, après une minute de conversation avec lui-même, il sonna d'un air résolu. Pourtant, son cœur battait. Il traversa une grande cour où un domestique lavait un break et un coupé, repoussa les avances d'un brave chien des Pyrénées qui reconnaissait en lui un ami, & fut introduit enfin dans le bureau du maître de la maison, monsieur Herbert, bureau élégant, charmant, encombré d'objets d'art, & qui ne ressemblait guère à ces austères comptoirs où nos pères amassaient des écus & ne laissaient pas protester de traites.

« Je suis à vous, mon bon, lui dit monsieur Herbert, j'achève mon courrier. »

Charles s'assit; il se sentait soulagé par ce moment d'attente, &, pendant que ses yeux fixaient les arabesques d'un tapis de Smyrne, son esprit méditait le discours qu'il devait tenir à cet ami qu'il voyait tous les jours. Pressentait-il que les amis du Monomotapa sont plus rares que l'or & les perles?

« Vous venez déjeuner avec moi? lui dit enfin monsieur Herbert; nous avons le capitaine Frédéric et son frère, puis Lepage et un de mes cousins de Dunkerque, en l'honneur de qui la fête se donne.

— Non, mon cher, merci; je venais, au contraire, vous parler d'affaires. Avez-vous un moment à me donner?

— Eh! pas trop; j'entends les convives, &, si nous tardons, le menu perdra.

— Un mot pourtant...

— Ces messieurs sont au salon! dit un domestique en ouvrant la porte.

— Mon cher Lethiers, venez déjeuner avec nous, & puis, le café bu, nous allumerons un cigare et nous causerons. Je ne vous lâche pas. »

Charles accepta, &, une fois de plus, il prit place à cette table somptueuse dont il avait souvent envié la splendide abondance. Le couvert était aussi beau, les mets aussi choisis, les vins aussi bons, le service aussi élégant qu'en d'autres temps; les convives, quels que fussent leurs pensées intimes & leurs secrets soucis, semblaient pleins de gaieté & d'entrain; lui seul n'apportait plus au banquet la même part d'insouciance, d'enjouement & d'appétit. Il faut peu de chose pour troubler la santé du corps, moins encore pour altérer le calme de l'âme, & rien que la date, *30 mai*, inscrite en tête d'un menu, aurait suffi à glacer le rire et les saillies sur les lèvres de Charles. Le 30 est la veille du 31, jour d'échéance. & ce chiffre, précédant la nomenclature des cotelettes Maintenon, des chauds-

froids & des salades de homards, devenait un terrible *memento* pour un pauvre négociant sans argent. On causait on riait autour de lui, on passait aux piques les absents; on s'amusa beaucoup d'un pauvre hère qui, après avoir brillé un instant dans le monde des affaires, venait d'abandonner à la fois sa charge d'agent de change, sa femme et ses créanciers; on badina sur cet aimable sujet, on répéta : *Un homme à la mer*, & l'on passa à d'autres exercices; un concert, les mariages projetés, les chevaux alezans que le maître de la maison venait d'acheter, occupèrent le rôti & l'entremets; au dessert, on se jeta dans la politique, & l'on s'enflamma sur la question Guizot & sur celle des banquets électoraux; tous criaient, personne n'écou-
tait; les plus beaux arguments rencontraient la plus parfaite indifférence; il eût fallu la sonnette d'un président pour ramener l'ordre. Le café & les liqueurs ne l'obtinrent même pas, et il n'y eut que l'impérieuse habitude du cigare qui pût apaiser les convives; ils se levèrent; les uns errèrent dans le vaste jardin, les autres se réunirent au fumoir. Charles, à qui son ami Herbert avait fait un signe, le suivit dans son cabinet. Herbert rangea machinalement quelques papiers, prit un cigare, en offrit un à Charles, s'étendit sur le canapé, & dit, en lâchant des bouffées de fumée :

« Vous vouliez me dire quelque chose, cher?

— Oui, je voudrais, mon cher Francis, faire un appel à votre amitié & à votre confiance. J'ai besoin de dix mille francs; pouvez-vous me les prêter? »

Le théâtre n'a pas de changements à vue aussi soudains que la physiologie humaine. La figure d'Herbert, insouciant, rieuse, se glaça, & devint sérieuse, avec une nuance de contrariété marquée :

« Dix mille francs! dit-il, mon cher, mais c'est une somme! surtout à une époque où les affaires sont tendues, où l'on prévoit une crise politique. Comment diantre, avez-vous fait, pour avoir besoin d'une avance pareille! Je croyais que votre petit commerce de commission allait bien.

— J'ai fait une spéculation sur les lins qui n'a pas réussi.

— Ah! voilà! Vous avez voulu vous lancer. C'est une imprudence, mon cher ami!

— Les imprudences ont réussi à tant d'autres! Vous-même....

— Ah! je ne suis pas à l'abri du reproche; j'ai spéculé... mon affaire sur les sucres a été heureuse, mais les fonds publics m'ont joué un tour pendable. Et, à franchement parler, il m'est impossible, mais, là! de toute impossibilité, de vous obliger. »

Charles pâlit : il avait compté sur cet emprunt, et il sentit une sueur froide couler de son front en envisageant les conséquences fatales de ce refus.

« Si ce n'est toute la somme, une partie, au

moins, m'obligerait bien ! dit-il d'une voix étranglée.

— Je suis désolé de vous refuser, mon cher Leuthiers, mais, vrai, d'honneur, je ne puis pas vous obliger. Voyez-vous, mon bon, vous avez tort de vous aventurer dans les affaires, sans avoir derrière vous un crédit solide chez le banquier ; on risque tout son avenir pour une entreprise mal chanceuse.

— Je le sais trop ! dit le pauvre Charles.

— Je vous donne ce conseil en ami : bornez-vous à votre commission, c'est une affaire tranquille, modeste, sans risques à courir ; l'ambition est mauvaise conseillère... Je vous demande pardon de vous parler ainsi, mais vous saurez que, quoique bon compagnon à table, je suis sérieux au fond, très-sérieux...

— Égoïste ! se dit Charles tout bas. Ainsi, vous ne pouvez me rendre service ? dit-il tout haut. Je vais donc voir ailleurs.

— Je vous souhaite bon succès ; mais l'argent est rare sur le marché. Encore un cigare ?

— Merci ; je vous quitte. »

Et Charles sortit de cette opulente maison presque indigné & le cœur serré.

V

L'AVEU

Durant la nuit qui suivit cette pénible journée, Henriette se réveilla d'un sommeil profond ; à la faible lueur de la veilleuse, elle regarda autour d'elle, & elle fut effrayée en se voyant seule. Elle souleva le rideau, & dit doucement :

« Charles, es-tu là ? »

On ne lui répondit pas ; saisie d'inquiétude, elle sauta hors du lit, jeta sa robe de chambre sur ses épaules, & courut à la fenêtre, où une lueur inaccoutumée attirait son attention.

Sa maison, ancienne & bâtie à l'espagnole, formait le carré autour d'une cour intérieure ; la lueur qui frappait ses yeux venait du bureau de son mari, situé en face de la chambre à coucher. Elle regarda, & vit Charles, d'abord assis devant sa table de travail, penché comme s'il écrivait, puis elle le vit se lever & se promener à pas précipités. Il porta les mains à son front avec un geste de douleur, & Henriette, accablée d'inquiétudes, n'y tenant plus, sortit de sa chambre & courut à lui.

« Que veux-tu ? que demandes-tu ? lui dit-il avec une nuance d'impatience.

— J'étais inquiète, répondit-elle ; je t'ai vu à la clarté de la lampe, & je suis venue. Que fais-tu donc encore levé ? il est une heure du matin.

— Je n'ai pas sommeil... je voulais travailler...

— Tu ne me dis pas la vérité ; je suis sûre que tu as du chagrin, Charles.

— Laisse-moi donc tranquille !

— Tu me caches quelque chose, tu écrivais... »

Elle se rapprocha du bureau, couvert de registres & de papiers. Il l'éloigna en la prenant par le bras, & il lui dit, avec une colère nerveuse & un tremblement dans la voix :

« Tu es insupportable ; laisse donc cela, & ne te mêle pas de mes affaires. »

Elle resta immobile, debout, & des larmes montèrent de son cœur froissé à ses yeux :

« Oh ! Charles ! dit-elle, Charles, tu es dur pour moi ! »

Il se repentit, & le chagrin qui couvait dans son cœur fit explosion :

« Que veux-tu, dit-il, ma pauvre Henriette ? je suis tracassé, tourmenté, & je voudrais t'épargner mes soucis.

— Cela ne se peut pas : en mariage tout est commun. Dis-moi ce que tu as ; ce sont des peines d'argent ?

— Eh ouï ! je dois payer demain... qu'est-ce que je dis ? aujourd'hui, dix mille francs ; je ne les ai pas, & si je ne les trouve, j'aurai un protêt, & tu sais ce que ce mot veut dire pour un négociant...

— Mais tu as des amis : ils te prêteront.

— Des amis ! tu t'y connais...

— Monsieur Herbert, par exemple.

— Herbert, je l'ai vu, il m'a même invité à déjeuner ; il ne connaissait pas encore ma situation, il est vrai : je la lui ai fait connaître...

— Et ?

— Et il m'a répondu par un bon refus, assainé d'excellents conseils sur la modération, la prudence, la tempérance & autres vertus cardinales, à l'usage des pauvres emprunteurs.

— Lui, si riche !

— Ajoute : si égoïste ! je le connais maintenant.

— Mon bon Charles, voyons ailleurs. Ton frère Richard ?

— Il n'a que ses appointements, & ma grand-mère ne possède qu'une rente, le strict pour vivre.

— Ma mère, à moi ?

— Elle a peut-être quelques économies ; mais je doute qu'elle veuille les prêter à son gendre...

— J'essaierai cependant. Et Marcelle ?

— Ma cousine n'est pas riche, & il m'en coûterait de lui parler de cette gêne dans mes affaires.

— Ce ne sera qu'une gêne momentanée, n'est-ce pas ?

— Je l'espère, » dit-il.

Une oreille plus accoutumée que celle d'Henriette aux inflexions plus ou moins sincères de la voix, n'aurait pas reçu une profonde conviction de la réponse de Charles. Elle, qui avait grand besoin d'espérer & de croire, y ajouta foi.

« J'irai chez maman, dit-elle, de grand matin ; toi, tu pourrais voir quelques amis : monsieur Polain, ton tuteur, par exemple ; monsieur Leconte, l'ami de ta grand-mère ; ces bons vieux

valent mieux que les jeunes beaux égoïstes, comme monsieur Herbert. Maintenant, viens, il faut reposer un peu. Il est deux heures! N'es-tu pas content qu'il n'y ait pas de secrets, de mystères entre nous?"

Il répondit *oui*; mais ce qu'il venait d'avouer & ce que sa femme ne savait pas, éloigna le sommeil de ses yeux, & pourtant elle passa trop vite, cette nuit qui devait amener le jour redouté, jour d'échéance, de protêt peut-être, le protêt précurseur de la ruine, du déshonneur commercial. Le rire & les badinages de ses petites filles le réveillèrent d'un court assoupissement; il soupira, & se dit :

— Que deviendront-elles? Pauvres petites! si j'avais prévu!

VI

DIX MILLE FRANCS

Madame Ternoys, occupait, dans une [des] rues les plus solitaires du vieux Lille, une petite maison, type de propreté flamande. Cette propreté formait, il est vrai, le seul luxe de cette demeure, simple, sans ornements & sans superflu, façonnée, en un mot, à l'image de celle qui l'habitait. Quand Henriette arriva, sa mère, levée de grand matin, travaillait depuis plusieurs heures; elle cousait des tabliers destinés aux filles de sa fille; elle avait autour d'elle tous ses instruments de travail, & l'écritoire, le journal, le livre, destinés à occuper ses instants de loisir, n'étaient pas loin : en face d'elle, auprès de la seconde fenêtre, se trouvait l'établissement de Pauline, sa boîte à ouvrage, ses livres & l'album sur lequel elle dessinait. Cette place était vide en ce moment.

« Tu arrives mal, ma fille, dit-elle à Henriette, Pauline est allée voir notre amie Marcelle; elle y dînera.

— Je n'en suis pas fâchée, maman; je verrai ma sœur demain.

— Tu as donc quelque chose à me dire? Je te trouve pâle, ma fille; tes petites vont bien?

— Oui, maman, à merveille.

— Il y a quelque mauvaise nouvelle; je te trouve l'air que tu avais dans ton enfance, quand tu ne savais pas tes leçons. »

Henriette essaya un sourire, mais elle n'en vint pas à bout : la vivacité d'intuition de sa mère la troublait comme aux temps d'autrefois, alors que ses petites fautes d'enfant étaient devinées aussitôt que commises. Elle se risqua, poussée par l'impérieuse main de la nécessité, & l'aveu, la demande sortirent à la fois de ses lèvres.

« Ma pauvre enfant, lui dit sa mère, je te plains de toute mon âme; je prévoyais ce qui arrive, mais je ne pensais pas que la situation fût aussi mauvaise. Dix mille francs! mais c'est ta dot, Henriette!

— Maman, ce n'est qu'un embarras passager; Charles a perdu dans une affaire, il en a d'autres, très-bonnes, très-sûres.

— Tu crois cela, ma pauvre fille? et quand même, Charles est endetté, il a négligé ses affaires de commission, & ses clients se sont adressés ailleurs; maintenant, il spéculé pour regagner le terrain perdu, c'est-à-dire qu'il risque son avoir de plus en plus. Je connais sa position mieux que toi, mieux que lui-même peut-être; le bon monsieur Polain, son tuteur, m'en parlait l'autre jour avec chagrin.

— Monsieur Polain exagère, maman; si vous pouviez nous aider aujourd'hui, Charles se relèverait.

— Ma chère Henriette, je ne suis pas assez riche pour faire des économies; le seul argent que je possède, en dehors de celui qui nous sert à vivre, c'est la dot de Pauline; je ne puis la risquer : la conscience & l'honneur me le défendent.

— Maman, il la rendrait.

— Je ne le crois pas, ma pauvre Henriette; ton mari, trop habitué à s'amuser, a perdu le goût du travail, le crédit a fini en même temps; ses affaires sont fort embarrassées; & je manquerais à mes obligations de mère & de tutrice en lui abandonnant l'avenir de ma fille cadette. N'est-ce pas trop déjà?... »

Elle s'interrompit; la douleur de sa fille lui faisait peur.

« Mon enfant, du courage! dit-elle; il t'en faudra, je le crains, comme il m'en a fallu quand j'ai perdu ton pauvre père.

— Charles ne mourra pas! dit-elle avec une inquiétude enfantine.

— Non; mais il ne t'aidera guère, je le crois, pour nourrir & élever tes enfants.

— Il n'est pas méchant cependant.

— Non; il est faible, & il aime le plaisir.

— Que faire, maman? Si nous n'avons pas ces dix mille francs, on nous fera un protêt; on dit que c'est une chose terrible.

— Une flétrissure pour le nom d'un commerçant.

— Maman!

— Il faudra consulter monsieur Polain; peut-être voudra-t-il nous aider. Pour moi, je ne puis livrer à Charles la petite fortune de ta sœur; mais peut-être, sur le peu qui te reviendra de ma succession, pourrais-je t'avancer la somme nécessaire. Allons voir notre ami. »

La pauvre Henriette suivit docilement sa mère; elle assista à un long entretien d'affaires, d'où elle emporta la conviction que la situation de son mari n'inspirait plus de confiance : il avait des dettes, peu de clients & encore moins de crédit. Sa mère, qui entrevoyait la vérité, la découvrit tout entière, en causant avec un homme intelligent, & qui connaissait à fond le caractère & la position de son ancien pupille; mais à mesure que le mal se dévoilait plus grand & plus redou-

table, le dévouement de madame Ternoys grandissait :

— Il faut sauver l'honneur ! disait-elle. Je pris faire une avance d'hoirie à ma fille, & éviter l'avanie d'un protêt.

— Vous perdez les intérêts, chère dame, ces intérêts qui forment une partie de votre revenu.

— J'espère que Charles me les paiera, & s'il ne le peut, eh bien ! je me réduirai. L'honneur avant tout.

— Je vous reconnais bien là ! dit monsieur Polain en serrant la main de madame Ternoys, & je vais, pour m'unir à votre bonne action, chercher de l'argent. Ce sera difficile, mais pas impossible. Il faudra hypothéquer votre maison.

— C'est ce que je pensais.

— Nous avons vingt-quatre heures avant le coucher du soleil de demain.

— Nous remettons l'affaire entre vos mains, mon cher monsieur.

— Mon cher monsieur Polain, sauvez-nous ! dit Henriette en joignant les mains.

— On fera ce qu'on pourra, ma chère petite dame ; en revanche, tâchez de garder votre mari

chez vous, & ne permettez pas qu'il fréquente de jeunes godelureux qui ne pensent qu'à se divertir. Une petite femme comme vous, escortée de deux petits anges, doit tout obtenir. »

Henriette secoua la tête : elle doutait de sa puissance. Sa mère l'emmena, l'encourageant, la sermonnant tout à la fois ; elles retrouvèrent au logis Charles, qui leur avoua que ses démarches multipliées, humiliantes, n'avaient pas abouti. La journée s'écoula dans l'attente la plus pénible ; enfin, vers le soir, au moment où l'huissier venait de déposer son papier sinistre, *parlant à l'épouse du dit Charles Lethiers, ainsi déclarée*, monsieur Polain arriva avec les dix billets sauveurs. Henriette pleura de joie, baisa les mains de sa mère & remercia mille fois leur vieil ami. Il demeurait soucieux, & il dit enfin :

« Je causerai avec Charles ; je ne suis pas rassuré, il faut que je voie ses livres ; c'est ce que j'appelle porter la lampe dans les coins de Jérusalem. Après, je vous dirai mon sentiment. »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

DÉFAILLANCE

Hélas ! à certains jours je me prends à songer

Au peu de temps qu'il faut ici-bas pour changer

Les plaisirs en tourments, le bonheur en souffrance,

En tempête le calme, en regrets l'espérance !

Je songe au peu de temps qu'il faut pour que le deuil

Se glisse comme un ver au cœur de notre orgueil ;

Je songe au peu de temps qu'il faut pour que la joie

S'envole, et que la mort se jette sur sa proie ;

La mort impitoyable et dont rien ne défend,

Qui prend aux fils leur père, aux mères leur enfant,

La mort qui n'a pas d'yeux & qui n'a pas d'oreilles,

Et dont les rigueurs sont « à nulle autre pareilles, »

La mort qui nous tient tous effarés sous sa main,
La mort qu'en vain on fuit & qu'on implore en vain,
Qui rit de nos terreurs, de nos vœux, de nos larmes,
Et contre les meilleurs de nous tourne ses armes,

La mort qui nous fait tous égaux devant ses lois,
Qui de tous côtés frappe au hasard & sans choix,
Semblable au tourbillon qui, par un soir d'orage,
A tout déraciné dans son aveugle rage,

Emportant pour toujours confondus, réunis,
L'épi naissant à peine & les épis jaunis!...

Je songe aux jours passés, & mon regard humide
S'attache avec stupeur sur une place vide!

Je songe aux jours heureux — souvenirs désormais —
Qui ne reviendront plus, jamais, jamais, jamais!...
Je songe aux soirs d'antan, où, riante & prospère,
Notre famille avait son chef, & moi mon père!

Je songe à ton visage, ô pauvre & cher absent,
A ta voix dont mon âme a retenu l'accent;
Je songe à ton sourire, à ton cœur bon & tendre,
Au bonheur envolé de te voir, de t'entendre!...

Je songe à ton amour, mon plus doux bien, perdu!...
Hélas! hélas! pourquoi n'as-tu pas attendu,
O mon père adoré, pour prendre ainsi la fuite,
Que le ciel me permit de partir à ta suite?

PAUL COLLIN.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MANIÈRE

DE FAIRE RESSORTIR LES ÉCRITURES

USÉES PAR LE TEMPS

Il arrive quelquefois que des manuscrits, des actes nécessaires aux intérêts des familles sont illisibles par l'usure des temps, ou les décompositions des substances qui composent l'encre. Voici un moyen simple & d'un emploi certain & facile pour faire revenir l'écriture :

On applique légèrement, avec un pinceau ou du coton, sur les caractères ou écritures, une décoction ou infusion de noix de galle, dans laquelle on a mis une petite quantité de vinaigre.

Autre manière. — Prendre trois ou six noix de galle, les broyer, les faire infuser au soleil pendant deux jours dans un demi-litre de vin blanc. On applique cette infusion avec un pinceau, & l'écriture reparaît à l'instant. Si la teinture était trop faible ou trop forte, on y remédie aisément.

Nota. Ces recettes sont extraites du *Trésor des ménages*, par l'abbé Petitpoisson, ouvrage édité par monsieur Ch. Douniol, libraire-éditeur, rue de Tournon, 27, Paris. Prix : 3 fr. 50.

ORANGES A L'EAU-DE-VIE

On choisit des oranges bien mûres ; on enlève toute la peau, on les met à mesure dans l'eau fraîche ; on les fait bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'une épingle y entre facilement (il ne faut guère de temps), on les verse dans un bon sirop de sucre & on leur fait faire quatre bouillons.

On les laisse dans le sucre jusqu'au lendemain. Le lendemain, on retire le sucre, en laissant les

oranges dans le vase qui les contient ; on fait jeter au sucre neuf ou dix bouillons ; on le remet sur les oranges. Le lendemain, on remet bouillir sucre & oranges, dix ou douze bouillons ; on les retire sur les cendres, on y met autant d'eau-de-vie que de sirop, on laisse chauffer sans bouillir ; on retire les oranges avec une écumoire, on les place au fond d'un bocal & on verse au-dessus le sirop de sucre & d'eau-de-vie.

HYGIÈNE DES YEUX.

Deux heures de travail suivi, soit de plume, soit d'aiguille, suffisent pour les yeux, quelque bons qu'ils soient. Il leur faut, après ce temps, un peu de repos. Quand les yeux sont faibles, il faut éviter une occupation trop suivie, surtout lorsque les yeux sont obligés de se fixer sur de petits objets ; éviter aussi le feu, même de côté, mettre toujours un écran entre soi & la flamme, éviter le grand soleil, les murs blancs où la lumière se reflète vivement, la lumière artificielle trop forte, particulièrement celle du gaz, avoir des verres de lampe couleur de fumée & de grands abat-jour. Si l'on est obligé de porter des conserves, préférer les verres couleur du fumée aux verres bleus ou verts. Baigner les yeux à l'aide d'une fine éponge, avec une faible infusion de thé noir ou de l'eau mêlée de quelques gouttes d'eau-de-vie ; éviter les collyres, à moins qu'ils ne soient conseillés par un oculiste ; laver les paupières enflammées avec de l'eau de rose & de plantain ; ne pas se frotter les yeux, les laver très-doucement, ne pas les faire passer brusquement des ténèbres au grand jour. Ces conseils sont tirés d'un écrit de M. Chevallier, opticien.

LES RUINES DE PARIS

1

Ls'attache un certain plaisir à la contemplation des ruines causées par le temps; Bernardin de Saint-Pierre en a fait la remarque, il a peint avec sa palette riante les débris d'un château féodal de Normandie; il a vu les machicoulis & les créneaux *tout fleuris de lilas, dont les nuances d'un violet brillant et tendre, formaient des oppositions charmantes avec les pierres de la tour, caverneuses et rembrunies.* Il y a, en effet, dans la vue des ruines anciennes, dégradées par le temps & embellies par la nature, une série de pensées & de sensations profondes & mélancoliques; le passé revit dans ces débris majestueux, les fantômes d'un autre âge les animent, & l'on se dit que bientôt le temps actuel sera le passé, & qu'il ne restera sur la terre, de ce que nous avons vu, de ce que nous avons aimé, que quelques frontons, quelques colonnes envahies par le lierre & la mousse. On peut voir avec plaisir les ruines gigantesques de Ninive ou de Balbeck, les portiques du Parthénon, les sombres arcades du Colisée, les voûtes gothiques de nos anciennes abbayes, mais, grand Dieu! quel Romain eût pu regarder, sans douleur, Rome après l'incendie de Neron? quel Français pourrait contempler, avec un simple sentiment de curiosité, Paris incendié par la Commune?

Tout ce qui rendait Paris si brillant & si fier n'existe plus. Depuis l'Arc de Triomphe, martelé par les boulets & les obus, jusqu'à l'Hôtel de ville, cet antique emblème, non de la Commune de 93, mais des franchises municipales de Louis le Gros, tout est désastre, débris fumants, squelettes de maisons et de monuments. La place de la Concorde, où s'accomplirent, hélas! les drames sinistres de la Révolution, offre un tableau désolant; ce boudoir de pierre, si orné, si joli, est un amas de décombres; l'une de ses belles fontaines n'a plus de forme; les statues des villes sont blessées ou brisées; les candélabres tordus gisent à terre; seul, l'obélisque, qui a vu les révolutions de l'Égypte, domine, intact, les ruines françaises. La rue Royale, à gauche, a été livrée en proie aux flammes; les maisons effondrées offrent un spectacle d'horreur, & au bout de cette lugubre avenue, on voit la Madeleine, debout & solide, malgré les atteintes

des balles & des bombes. Les chevaux de Marly n'ont pas souffert. En gagnant la rue de Rivoli, on est arrêté par les décombres énormes du Ministère des Finances. Les quatre murs tiennent, mais les étages ont glissé les uns sur les autres & ont versé dans la rue les pierres de taille de leurs corniches. La rue Saint-Florentin, la rue du Mont-Thabor, ont leurs murs calcinés par le voisinage de l'incendie. Voici la place Vendôme; elle n'a guère souffert, mais elle a vu tomber ce magnifique ornement, rival de la colonne de Trajan, de la colonne d'Antonin, & que des mains françaises ont jeté brutalement à terre. Les soldats d'Alaric avaient respecté les monuments de la gloire romaine. Le jardin des Tuileries & le palais des rois apparaissent: les arbres sont déchiquetés par les balles; les tilleuls & les marronniers n'ont ni feuillages ni fleurs; quelle tempête a passé sur eux? Et le palais! une montagne de pierre, de fer, de marbre, en marque la place; quelques pans de murs, quelques cheminées sont restées debout & menacent le passant; là, sont entassées & méconnaissables les ruines du pavillon Marsan, où la duchesse de Berry a donné tant de fêtes, & du pavillon de l'Horloge; le pavillon de Flore, où habitait le duc d'Orléans, est à peu près debout.

Le vieux Louvre n'a pas été atteint. Un journal a remarqué l'aspect terrible du pavillon qui renfermait la bibliothèque. Un buste de Minerve est demeuré entier & les quatre cariatides qui soutiennent encore l'attique semblent jeter en avant des regards irrités. Le Carrousel & l'Arc de Triomphe n'ont pas souffert, & c'est de là surtout que les ruines des Tuileries, à travers lesquelles on voit le ciel bleu, ont un caractère imposant. Saint-Germain-l'Auxerrois, la paroisse des rois, est intact; mais depuis le Louvre jusqu'à l'Hôtel de Ville, ce ne sont que ruines de maisons particulières; la flamme capricieuse a épargné certaines parties de ces demeures; on voit, entre des murs noircis par la flamme, un salon intact, une mansarde où pendent encore quelques vêtements, une cheminée de marbre suspendue sur un abîme & qui porte encore sa pendule & ses flambeaux. Ces restes de la tranquille vie domestique font mal, & l'on se demande avec effroi ce que sont devenus les habitants de ces maisons livrées au pétrole... Du palais municipal, il ne reste qu'une immense

pâtée de décombres; le feu a détruit tous les beaux détails architecturaux de la façade; les quarante-six statues d'hommes célèbres dont elle était ornée sont mutilées, & ce *parloir des bourgeois*, si célèbre jadis, si brillant naguère, n'est plus qu'une ruine sans nom. La Préfecture de police est à demi consumée, mais la Sainte-Chapelle est sortie saine et sauve de ce brasier dont elle était entourée, & Notre-Dame a échappé miraculeusement à l'incendie déjà allumé sous ses orgues, & aux tonnes de pétrole brûlant dont on avait rempli ses nefs. En même temps, des hommes courageux préservaient l'Hôtel-Dieu, la maison fondée par saint Landry, & qui renfermait huit cents malades. Le quartier du Panthéon a été sauvé d'une catastrophe épouvantable. Vingt tonnes de poudre, placés dans les caveaux du monument & mis en communication avec des fils électriques, devaient faire sauter l'église & tout ce qui l'entourait; les fils destructeurs furent coupés à temps; le Luxembourg, menacé d'une entière destruction, en a réchappé; mais au Palais-Royal, les fédérés ont accompli leur œuvre: la maison de la famille d'Orléans & qui servait d'habitation à Jérôme Napoléon, n'existe plus. La place de la Bastille, criblée de balles, désolée par l'incendie, voit sa colonne de Juillet tordue comme une tige de fer qu'on aurait jetée dans la fournaise. Nous ne pouvons tout dire, nous ne pouvons compter ces ruines innombrables, ces maisons calcinées, ces monuments superbes détruits, ces chefs-d'œuvre réduits en poudre, ces archives jetées au vent, toutes les richesses d'une ville splendide, les souvenirs des siècles, la fortune publique broyés par deux mois d'atroce tyrannie; nous ne pouvons que dire: Paris était la plus belle & la plus intelligente des cités; vous qui l'avez aimée, regardez la telle que l'a faite la Commune, & dites avec nous: C'est le châtement de Dieu!

II

Qui pourrait en douter? Paris, frappé dans les monuments de sa gloire & de ses plaisirs, de son orgueil & de son faste, atteste, comme Ninive, comme Babylone, qu'il est un Dieu, & que ce Dieu, offensé, a puni. La France, si chrétienne, si catholique encore dans ses individus, a renié le christianisme dans ses institutions, la profanation du dimanche, le blasphème, le matérialisme enseigné dans ces chaires autour desquelles s'assied la jeunesse, le matérialisme, le culte de la matière & la négation de Dieu & de la vie éternelle, propagés dans le pauvre peuple par une presse infâme & par les doctrines révoltantes des réunions publiques, ne sont-ce pas ces crimes qui nous ont valu en Europe le nom de nation impie, et qui ont attiré sur la capitale de cette magnifique contrée les châtements divins?

Et pour punir, le maître immortel n'a pas eu

besoin de déchaîner les éléments vengeurs: Paris ne périt pas comme Herculaniun, sous des flots de cendre sortis du Vésuve, ni comme Lisbonne dans les convulsions d'un tremblement de terre, ni comme la mystérieuse ville d'Is en Bretagne, dans les flots soulevés de la mer; non, Paris a été abandonné simplement à ceux dont il a encouragé les systèmes: aux matérialistes, & il leur a été donné de pousser jusqu'à la dernière rigueur l'application de leurs principes. On a dit au peuple: Il n'y a pas de Dieu, pas d'âme, pas d'éternité; tes souffrances & tes vertus ne te seront jamais comptées! Le peuple, très-conséquent, répond: Jouissons alors de la vie présente, brisons ce qui fait obstacle à nos desirs, & si nous ne pouvons réussir, vengeons-nous! brûlons & tuons! N'est-ce pas horriblement logique?

Et cela fut ainsi. Des hommes abrutis, des femmes féroces, des enfants, hélas! nourris dans le vice, ont pendant deux mois, fait plier sous le joug l'orgueilleux Paris, & ne pouvant conserver cette riche proie, ils l'ont souillée de sang et livrée aux flammes. *Instruisez-vous, ô rois! & vous peuples de la terre!* Voyez ce que devient l'homme à qui on a ôté la crainte et l'amour de Dieu! Voyez ce que devient une société dont Dieu n'est pas le Souverain Législateur! Voyez ce que devient le pauvre, à qui les jouissances du riche ont inspiré une cruelle envie, & devant qui on a ri des enseignements du Christ & du mot céleste: *Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux!*

III

N'y a-t-il plus d'espoir, & la France ne se relèvera-t-elle pas? Regardons autour de nous: Paris porte les cicatrices cruelles de l'incendie: théâtres, palais, maisons ont péri; mais la flamme intelligente & vengeresse a épargné les églises. Aucune n'est tombée, elles portent au front la marque des obus, la flamme a même léché leurs murailles, mais elles sont debout, elles élèvent dans les airs la croix triomphante. N'est-ce pas là un signe? le serpent d'airain, élevé dans le désert, guérissait les plaies d'Israël, la croix guérira les nôtres; elle est le salut & la vie.

Il nous faut donc prier, afin que la société française se soumette tout entière à la loi évangélique; qu'elle reconnaisse & proclame Dieu, dans la loi, dans l'enseignement, dans tout ce qui constitue la vie de la nation. Chacun de nous peut contribuer à avancer le règne de Dieu par la prière, le bon exemple & par la divine charité.

Macbeth, après son crime, disait: *J'ai tué le sommeil*. On pourrait dire des brûleurs de Paris, qu'ils ont tué la charité, si la charité n'était fille de Jésus-Christ & immortelle comme son père. Ne la laissons pas mourir dans nos âmes & ne nous laissons pas de faire le bien. Entendons par ce bien à faire, non-seulement l'aumône matérielle, mais surtout l'aumône de l'instruction chrétienne à ces

enfants, que les faux docteurs veulent corrompre, à ces pauvres femmes, à ces pauvres jeunes filles, qui haïssent la voisine riche, la pl. part du temps parce qu'elles ne la connaissent pas. Faites-vous connaître, chères lectrices, par une bonne visite, un bon office, un bon livre prêté, un petit présent à l'enfant; simplifiez votre toilette pour faire du bien autour de vous, & diminuer d'autant la jalousie du pauvre, & soyons convaincus qu, si chacun s'appliquait à mettre de l'ordre & du contentement autour de soi, chez ses domestiques, ses ouvriers, ses voisins, l'ordre général se rétablirait aussi. Les femmes peuvent aider puissamment : dans les dern ères années, emportées par le luxe, les voyages, les réceptions, elles ont négligé les pauvres; on leur a dit que les ouvriers gagnaient beaucoup d'argent & n'avaient pas besoin d'autre chose; elles l'ont cru, & maintenant elles voient que l'ouvrier français manquait de beaucoup de choses, qui ne se donnent pas avec la paye du samedi.

Ne laissons pas mourir la charité ni étouffer la prière. Notre-Dame & l'Hôtel-Dieu sont debout, emblème de foi, emblème de miséricorde (1).

M. B.

MODES

Après tant de secousses, & d'émotions, nous allons enfin, ma chère amie, reprendre nos correspondances comme par le passé. Je t'envverrai tous les renseignements que je pourrai recueillir; car, Paris ressuscité, tout le monde se remet à travailler avec ardeur. Les magasins sont rouverts; à tous ces étalages que de fraîches étoffes pour les toilettes d'été! les linos à fines rayures, les mohairs, les bengalis & autres étoffes unies en laine, mais d'un tissu léger, feront de très-jolis costumes; les mousselines imprimées & brochées, les percales fines de toutes nuances nous offrent mille ressources pour les toilettes de campagne et d'intérieur.

J'ai vu préparer, pour deux sœurs, des costumes bien simples, ayant un cachet de bon goût & d'élégance. — Ils étaient en toile écrue, tout à fait de la nuance de la ficelle. Le jupon, orné dans le bas d'un haut volant plissé, retenu par un galon blanc, large d'un doigt; le même galon formant une grecque au-dessus du volant; le corsage, plissé à larges plis, ornés de boutons blancs, tient à la jupe

qui est courte & bordée d'un galon blanc au-dessus duquel la grecque est répétée comme au jupon; cette jupe est relevée très-gracieusement par des plis en travers. Une petite basque formant postillon & garnie du même galon blanc remplace avantageusement la ceinture à pans. — Les chapeaux qui devaient accompagner ces deux jolies toilettes étaient en paille belge, ronds, à calotte peu élevée avec bords demi-larges, & ornés d'un coquillé en dentelle noire, retenu par une légère guirlande de fleurs des champs mêlées d'épis de blés.

Les foulards font des toilettes habillées pour jeunes filles. Le costume complet en foulard rayé, avec garniture en même étoffe ou volants unis; ou bien encore, pour ornements, des biais pareils à la robe & liserés de la nuance du dessin.

Le linos gris, écru ou maïs, s'emploie toujours avec succès pour confectionner des costumes complets; cette étoffe se prête admirablement à tous les ornements; on peut donc les varier à l'infini sans addition de taffetas, passementerie, velours, etc. Les ornements en linos peuvent être disposés en biais, volants, plissés, ruches, bouillonnes, rouleautés, etc. Tout en se suffisant à elle-même, cette charmante étoffe peut être ornée de dentelle, d'etilés, de rouleautés, biais, ou plisses en taffetas; pour jeunes femmes, ces différentes garnitures rendront la toilette plus ou moins habillée, selon la destination qui lui est réservée; mais pour jeunes filles, les ornements en pareil sont beaucoup plus convenables. Si la toilette entièrement pareille semble trop monotone, bien que toujours plus distinguée, on peut mettre un jupon de couleur. J'ai vu un costume en linos maïs; tunique bordée d'un volant plissé de 15 centimètres, surmonté de trois biais de 5 centimètres; le dernier biais est terminé par un plissé bas remontant sur la tunique; le corsage est à basque, à deux pointes dans le dos, remontant sur les côtés & reformant deux pointes devant; la manche est demi-large dans le bas; le corsage, orné comme la tunique, d'un volant plissé, mais plus petit, & d'un biais de 3 centimètres; le bas de la manche est terminé par le même volant, plissé avec biais. Cette robe est posée sur un jupon en taffetas ou foulard bleu, avec un haut volant plissé. La ceinture sera en linos ou en taffetas bleu. Avec cette toilette, on pourra mettre un chapeau en paille anglaise, orné de bluets.

Comme toilettes blanches pour la campagne, tu peux choisir entre la mousseline, l'alpaga, le linos ou la gaze de Chambéry. Toutes ces étoffes peuvent être posées sur transparent de couleur et ornées de nœuds ou rubans de même nuance; on y ajoute, si l'on veut, une ceinture également assortie en taffetas ou crêpe de Chine. La toilette blanche sans transparent de couleur est aussi fort jolie avec large ceinture écossaise. Quant au piqué anglais, on peut l'orner de soutache, de velours ou de galons ouvragés blancs.

(1) Nos lectrices s'étonneront peut-être, au premier abord, de voir ce triste & douloureux sujet remplacer notre correspondance habituelle, mais nous aimons à croire qu'après avoir lu *les Ruines de Paris*, elles nous comprendront: nous avons voulu les armer du bouclier de la charité contre les tentations que nous sommes bien forcée de leur présenter un peu plus loin. — (Note de la Rédaction.)

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en mousseline à semé, ornée de trois volants plissés, bordés d'un lacet de la nuance du semé. — Tunique drapée, garnie d'une ruche plissée, bordée comme les volants. — Corsage décolleté en carré, avec basque formant un gros pli retenu par un chou bordé; une petite ruche borde le corsage. — Chemisette pareille à la toilette, avec manche large, rétrécie au bas par trois plis retenus par une ruche posée sur les trois plis seulement; ruche pareille à celle du corsage. — Coiffure en ruban de velours ou faye, assortie à la nuance du semé de la robe; touffe de marguerites.

Deuxième toilette. — Robe en foulard rayé, avec haut volant en biais, maintenu par un biais en taffetas de la nuance de la robe, mais un peu plus foncé. — Tunique à revers, en taffetas, bordée d'un volant plus petit. — Corsage ouvert avec revers, fermé devant par un nœud. — Chapeau en paille, orné d'une draperie en gaze assortie à la nuance de la robe; branche de roses rouges. — Fichu ouvert et sous-manches en toile garnis d'une valenciennne.

Costume de petit garçon. — Vareuse en coutil, avec revers, ceinture et boutons en cuir de Russie. — Pantalón droit, pareil à la vareuse, enfermé dans la botte. — Botte en cuir de Russie. — Casquette américaine, en coutil comme le reste du costume, avec liséré, bord et gourmette en cuir de Russie.

ÉCRAN CACHEMIRE

Ce modèle peut également servir pour pelote; la broderie est en points lancés en soie floche; on peut varier la nuance du fond, mais sur fond blanc, comme notre dessin, il est fort élégant. On monte cet écran sur bambou ou bois doré.

QUATRIÈME CAHIER

Entre-deux — L. R. — B. J. — Garniture — B. L. — Entre-deux soutache — Taie d'oreiller — Bandes en crochet tunisien — Tap sserie par signes, quart d'un tabouret de piano — Dentelle crochet russe en travers — Parure à revers — Col matelot — Enma — B. L. enlacés — T. G. — Léonie — Victorine — Entre-deux soutache — Entre-deux — Corbeille à ouvrage de jardin — Signet en crochet Marie-Louise — Coussin en coutil — S. L. — Louise — D. N. — Petite garniture — V. M. — Garniture

PLANCHE IV

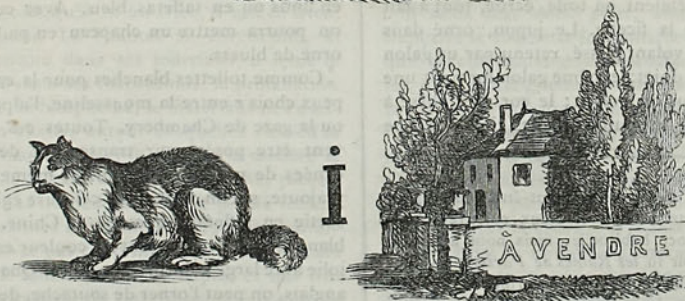
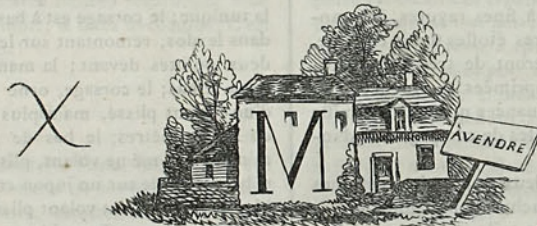
Patron à pièces indépendantes pouvant se découper.

Corsage de la première toilette { gravure n° 379
Vareuse pour petit garçon { du 1^{er} Juillet.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : Il ne faut jurer de rien.

Le mot du Logogriphe du numéro de Juin est VIRGILE.

RÉBUS



1391 Paris. Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.



Moussé et Falcouet imp. r. C^{de} Louvres. 52 Paris

3803

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris. Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid

